

Eça de Queiroz, chroniqueur-traducteur-citateur dans la *Gazeta de Notícias* de Rio de Janeiro

Marc GRUAS, enseignant, Instituto Superior de Línguas e Administração, Lisbonne

«La relation hypertextuelle est celle qui unit un texte x avec un texte y qui lui est antérieur. Un texte peut en imiter un autre, le pasticher, le parodier, le récréer librement, le paraphraser, le citer, le commenter, ou être un mélange de tout cela. Il y a là Baktine, Genette ou Compagnon l'ont montré – une dimension essentielle de la «littérature». Tous ces rapports hypertextuels se caractérisent par un lieu d'engendrement libre, quasi ludique, à partir d'un «original». Or, du point de vue de la structure formelle, ces rapports sont très proches de la traduction¹.»

Eça de Queiroz est l'un des romanciers portugais les plus traduits dans le monde². En revanche, son œuvre journalistique reste peu ou mal connue. L'auteur de *Os Maias* exerça pourtant tout au long de sa vie des fonctions clefs au sein de la presse lusophone. Il fut chroniqueur, directeur, rédacteur et correspondant dans des journaux et revues de son temps³. Nos recherches portent sur une partie de cette volumineuse production, en particulier sur les chroniques rédigées depuis Paris et adressées de façon discontinue par Eça de Queiroz entre 1892 et 1897 au journal carioca *Gazeta de Notícias* dirigé par le Brésilien Ferreira de Araújo.

Si l'on revient sur le contexte d'écriture de cette collaboration, il faut d'abord rappeler qu'Eça de Queiroz est consul du Portugal à Paris depuis 1888, il vit à Neuilly entouré des siens, il ne fréquente guère le milieu littéraire parisien, préférant la compagnie

¹ A. Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Seuil, Paris, 1999, p. 36.

² Une grande partie de ses œuvres sont traduites en allemand, en basque, en bulgare, en catalan, en tchèque, en chinois, en croate, en slovaque, en espagnol, en français, en hongrois, en anglais, en italien, en japonais, en néerlandais, en polonais, en roumain et en suédois. Cf. A. Madureira, *Eça no estrangeiro. Os últimos 25 anos – Tradução e crítica*, Instituto Camões, Lisboa, 2000, 25 p.

³ Il collabore de façon assidue dans nombre de journaux et revues, comme l'attestent non seulement ses premiers «folhetins» de la *Gazeta de Portugal*, publiés dans sa jeunesse (1866-1867), mais encore les textes des années de mission diplomatique à l'étranger. On pense en particulier aux nombreuses chroniques adressées à des journaux et revues de son temps : *A Actualidade* (14 septembre 1877-7 juin 1878), la *Gazeta de Notícias* (24 juillet 1880-20 septembre 1897), la *Revista Moderna* (juillet 1889-mai 1892) et la *Revista de Portugal* (juillet 1889-mai 1892).

de quelques amis portugais et brésiliens⁴. Outre ses lectures régulières de la presse française et anglaise, il poursuit l'écriture de son œuvre romanesque⁵ et se rend avec régularité au Portugal. En somme, Eça de Queiroz séjourne à Paris mais n'y habite pas⁶. Par ailleurs, il convient de rappeler que la *Gazeta de Notícias* fut, au côté du *Jornal do Comércio*, du journal *o Paiz* et du *Diário de Notícias*, l'un des journaux les plus en vue de la presse carioca⁷. Ce succès tiendrait, selon Maria Edith Caseiro, à la forte notoriété de ses collaborateurs. Les grands noms de la littérature brésilienne et portugaise participèrent à la *Gazeta* :

“foi um dos mais prestigiosos órgãos da imprensa carioca e suas páginas estamparam colaborações dos maiores autores brasileiros e portugueses do fim do século. [...] *A Gazeta* atingiu o auge por volta de 1890, quando assinavam colunas ou artigos, nomes como Artur Azevedo, Olavo Bilac, Eça de Queiroz, Ramalho Ortigão, Coelho Neto e muitos outros.”

Notons par ailleurs que, comme en témoigne la lettre de juillet 1879 adressée à Ramalho Ortigão, citée par Heitor Lyra dans *O Brasil na vida de Eça de Queiroz*⁸, Eça cherchait, bien avant son départ de Newcastle, à correspondre avec un quotidien brésilien :

“Meu pai escreveu-me há dias, falando-me do desejo que tinha Gonçalves Crespo (um rapaz que faz versos, muito engenhosamente trabalhados), em me convidar para mandar correspondências ao *Jornal do Comércio*. Isto vem exactamente combinar com o meu próprio desejo. Eu necessito fazer correspondência por higiene intelectual. Tenho-me posto no mau hábito de ler, todas as manhãs, montões de jornais, e esta grossa massa de política cai-me no cérebro, não é digerida, e pela sua presença impede o jogo regular das faculdades artísticas. [...] Preciso purgar a inteligência destas fezes. Quero um vaso. O *Jornal do Comércio* parece-me preencher esta função útil. Veja Você, pois, se é possível que obtenha um vaso. Deve entender, porém, que eu não quero evacuar *grátis*, e é esta outra feição da questão que é importante considerar. [...] Trate-me, disto, e responda.”

L'intervention de Ramalho Ortigão auprès de Júlio Villeneuve, le fondateur du *Jornal do Comércio*, fut infructueuse, le fidèle compagnon des *Farpas* intercéda alors auprès de

⁴ Les habitués du n° 32 rue Charles Laffitte, puis du 38 Avenue du Roule à Neuilly sont les Brésiliens Eduardo Prado, Paulo Prado, Domício Gama et les Portugais Ramalho Ortigão, Oliveira Martins, Carlos Mayer et Maria Amália Vaz de Carvalho qui rendaient visite à Eça quand ils se trouvaient à Paris.

⁵ Notons qu'une bonne part de son œuvre fictionnelle fut publiée dans la presse portugaise et brésilienne sous forme de feuilleton. En effet, dans son numéro du 22 janvier 1874, le *Diário de Notícias* publia le conte *Singularidades duma Rapariga Loira*, la *Revista Ocidental* lança la première version du *Crime do Padre Amaro* en 1875. *O Mandarim* vit le jour en 1880 dans le *Diário de Portugal*, le roman *A Relíquia* fut publié dans la *Gazeta de Notícias* entre le 24 avril et le 10 juin 1887. La publication d'une partie de la *Correspondência de Fradique Mendes* est due à la *Gazeta de Portugal*, au *Repórter* et à la *Revista de Portugal*. La *Gazeta de Notícias* publia également un chapitre de *Os Maias*, les contes *Civilização* (16, 17, 18, 21 et 23 octobre 1892), *A Aia* (2 et 3 avril 1893) et *O Defunto* (entre le 7 et 16 août 1895). La *Revista Moderna* fit paraître le conte *A Perfeição* (15 mai 1897), une partie de *A Ilustre Casa de Ramires* (1897) ainsi que certaines *Cartas de Fradique Mendes*.

⁶ Sur la vie d'Eça de Queiroz à Paris, cf. notamment *A. Campos Matos, Eça de Queiroz – Emília de Castro correspondência epistolar*, Lello & Irmão, Porto, 1995, 827 p.

⁷ Ce point de vue est défendu par I. Costa Cunha *A história dos meios de comunicação social em língua portuguesa no Brasil* (Secretaria de Estado da Emigração, s. l, 1985, p. 66).

⁸ Cf. Heitor Lyra, *O Brasil na vida de Eça de Queiroz*, Lisboa, Livros do Brasil, s.d, p. 143-144.

Ferreira de Araújo, qui, de bon gré, donna son consentement à cette proposition venue de l'un de ses collaborateurs⁹. Par l'intermédiaire du frère de Ramalho, le directeur de la *Gazeta* demanda à Eça de s'occuper dans cette correspondance du “movimento científico, literário, artístico e sobretudo social de Londres.” Une nouvelle intervention du frère de Ramalho permit aux deux hommes de se mettre d'accord sur le montant de la rémunération. Si l'on en croit Heitor Lyra¹⁰, le prix convenu fut fixé à quatre livres sterling par colonne. Comme le rappelle l'économiste Maria Albina Martinho¹¹, Eça touchait, à titre de consul de seconde classe à Newcastle, entre quarante-sept et cinquante-quatre livres par mois¹². On le voit, cette collaboration avec la *Gazeta de Notícias* constitue une source non négligeable de revenus, d'autant plus qu'il n'est pas rare que le correspondant publie dans la *Gazeta* “à cause de [sa] loquacité” l'équivalent de cinq colonnes, ce qui lui rapportait 20 livres, environ 40% de son traitement mensuel de diplomate¹³.

Lorsque la *Gazeta* publie le 24 juillet 1880 la première collaboration d'Eça, la notoriété de celui-ci auprès du public brésilien n'est plus à faire. La *Gazeta de Notícias* joue d'ailleurs largement sur la célébrité de l'écrivain portugais dans la note accompagnant cette première chronique du nouveau correspondant à Londres :

“Temos a satisfação de publicar hoje a primeira carta do eminente escritor Eça de Queiroz, que acedeu ao convite que lhe fizemos para ser o nosso correspondente em Londres. Seria ocioso encarar os méritos do novo colaborador, que tem um nome firmado por trabalhos de grande valor literário. Que o digam as *Farpas*, *O Crime do Padre Amaro*, *O Primo Basílio*, e outros primorosos escritos¹⁴.”

Dans cette même note, la direction de la *Gazeta de Notícias* informe ces lecteurs qu'Eça occupera provisoirement les doubles fonctions de correspondant de Londres et de Paris :

⁹ Comme le rappelle Heitor Lyra (*Op. cit.* p. 145), Ramalho Ortigão était le correspondant au Portugal de ce journal.

¹⁰ *Op. Cit.*, p. 154

¹¹ “Rendimentos”, *Dicionário de Eça de Queiroz*, Org. A. Campos Matos, Lisboa, Caminho, 1988, p. 837.

¹² Ajoutons qu'Eça percevait entre 10 et 15 livres de frais de représentation.

¹³ Cette nouvelle source de revenus était très certainement bien venue. Comme le souligne A. Campos Matos dans un article du *Dicionário de Eça de Queiroz* intitulé “Dívidas” (*Op. cit.* p. 285-287), les soucis d'argent sont une constante dans la vie d'Eça de Queiroz. Pour faire face aux dépenses de la vie quotidienne, Eça fit en effet souvent appel à Ramalho Ortigão. Ce dernier s'occupa notamment de faire valoir les droits d'auteur d'Eça auprès de l'éditeur Corazzi, responsable de la publication de *Uma Campanha Alegre*. Son mariage avec Emília de Castro, envisagé dans un premier temps comme une solution à ses problèmes financiers, s'avéra être une source supplémentaire de préoccupations dans ce domaine. Dans une lettre qu'il adresse à sa femme le 27 avril 1890, Eça demande instamment : “Peço-te querida Emília, não já que sejas económica — mas que sejas forreta.» *Eça de Queiroz – Emília de Castro Correspondência epistolar*, Org. A. Campos Matos, Porto, Lello & Irmão Editores, 1995, Lettre 177, p. 240.

¹⁴ Manuel Bandeira, “Correspondência de Eça de Queiroz para a imprensa brasileira”, *Livro do Centenário de Eça de Queiroz*, Lisboa, Edições Dois Mundos, 1945, p. 168-169.

“Por enquanto o Sr Eça de Queiroz ocupar-se-á dos acontecimentos de Paris e Londres, muito brevemente tratará só da Inglaterra, logo que chegue o correspondente que para essa capital contratámos¹⁵.”

Après la publication le 17 août 1880 d’une seconde chronique, à la rubrique “Cartas de Paris e Londres”, dans laquelle le chroniqueur privilégie une nouvelle fois une thématique parisienne¹⁶, Eça abandonne ses fonctions de “correspondant remplaçant” de Paris et s’adonne à celle de “correspondant titulaire”, de Londres¹⁷.

Comme le rappelle Manuel Bandeira, la correspondance avec la *Gazeta* s’interrompt entre 1883 et 1886. Eça de Queiroz est en train d’écrire le roman *A Relíquia*¹⁸, qui sera publié pour la première fois dans la *Gazeta de Notícias* sous forme de “feuilletons” entre le 24 avril et le 10 juin 1887.

Le 1^{er} juillet 1888, la *Gazeta de Notícias* publie un chapitre de *Os Maias*, la rédaction du journal y fait référence de la façon suivante:

“vai aparecer brevemente o novo romance *Os Maias*, do autor do *Crime do Padre Amaro*. O trecho que hoje damos abre com a descrição da Avenida da Liberdade, de Lisboa, o resto é da cena em que Carlos da Maia, passados dez anos sôbre a morte do avô e tendo voltado de Paris, visita o seu antigo solar - O Ramalhete¹⁹”.

Entre le 26 août et le 4 septembre et entre les 7, 8, 9 et le 23 septembre 1888, la *Gazeta de Notícias* publie la *Correspondência de Fradiques Mendes*²⁰.

¹⁵ *Op. Cit.*, p. 168.

¹⁶ Eça développe en effet des thématiques plus parisiennes qu’anglaises. Dans la première chronique du 24 juillet 1880, après avoir constaté, en guise d’introduction à la rubrique “Cartas de Paris e Londres”, que “le monde est en train de devenir une contrefaçon universelle du *Boulevard* et de *Regent Street*”, Eça relate les poursuites engagées par la police française dans le cimetière du Père-Lachaise à l’encontre des manifestants souhaitant commémorer le dixième anniversaire de la Commune de Paris. Dans ce même texte, à l’occasion de la mort de Gustave Flaubert, Eça propose une lecture personnelle de *Madame Bovary*, de *l’Education sentimentale* et de *Salambô*. Dans sa seconde chronique, du 17 août 1880, le chroniqueur s’intéresse à la recrudescence des duels et aux effets de l’amnistie décrétée par le gouvernement Grévy, ainsi qu’à l’iniquité du décret en France pris par le ministère Freycinet à l’encontre des jésuites.

¹⁷ Comme le souligne Elza Miné dans *Eça de Queiroz jornalista* (Lisbonne, Livros Horizonte, 1970, 342 p.), ces douze correspondances écrites depuis Bristol, entre le 19 septembre 1880 et le 24 octobre 1882, à la rubrique “Cartas de Inglaterra”, s’articulent autour de trois grands thèmes. Le premier traite de la politique étrangère de l’Angleterre victorienne au moment où la couronne britannique se lance dans la campagne d’Egypte et doit faire face à révolte de la Ligue irlandaise. Au fil de ces chroniques, Eça prend nettement la défense des opprimés en condamnant l’impérialisme britannique qu’il a bien connu lors de son voyage en Orient, et en dénonçant les conditions économiques et sociales réservées aux paysans irlandais. La disparition en 1881 de l’ancien premier ministre britannique Benjamin Disraeli fournit le second sujet de cette correspondance. Eça brosse un portrait admiratif de l’homme d’État, dans lequel il met en relief son action politique et sociale, ainsi que ses qualités de romancier. Enfin, Eça relate brièvement certains aspects de la vie anglaise, en mettant l’accent sur les déséquilibres au sein de la société britannique, tels qu’ils lui apparaissent lors du rude hiver londonien de l’année 1881.

¹⁸ Cf. M. Bandeira, “Correspondência de Eça de Queiroz para a Imprensa Brasileira”, *Livro do Centenário de Eça de Queiroz*, Edições dois Mundos, 1945, p. 170.

¹⁹ Cf. M. Bandeira, *Op. cit.*, p. 171.

²⁰ M. Bandeira, *Op. Cit.*, p. 172-173.

Le 25 septembre 1888, Eça prend ses fonctions de consul général du Portugal à Paris: trop préoccupé par la *Revista de Portugal* et par la situation politique de son pays après l'ultimatum britannique, Eça n'enverra pas une seule ligne pendant trois ans à la *Gazeta de Notícias*.

Cette correspondance reprendra, d'une façon régulière, cette fois depuis Paris, à partir du 18 janvier 1892 pour ne s'achever que le 20 septembre 1897. L'édition critique de cette partie de la correspondance avec la *Gazeta de Notícias* réalisée dans le cadre dans notre thèse de doctorat²¹ nous a permis de prendre la mesure des distorsions, des différences entre les textes bien souvent lus par Eça de Queiroz dans la presse française (*Le Figaro*²², *Le Temps*, *La Revue des Deux Mondes*) et les traductions de ces derniers insérées dans les chroniques en question mettant en scène le temps et l'espace parisiens *fin de siècle*. Publiées sous les rubriques *Cartas de Paris e Londres*, *Colaboração Europeia*, *Notas Contemporâneas*, *Ecos de Paris*, *Cartas Familiares de Paris*, *Bilhetes de Paris* ou *Bilhetes d'Aquém-Mar*, ces chroniques s'apparentent, comme nous allons le voir avec les textes sur Sarah Bernhardt et sur le roi Humbert d'Italie, à de véritables palimpsestes. Ces phénomènes de réécriture du texte antérieur sont tout autant remarquables dans le cas des traductions insérées dans les chroniques à caractère plus essayiste publiées dans le quotidien carioca, sous les titres «Joana d'Arc», «As Rosas», «Cozinha Arqueológica» qui reprennent partiellement des textes comme les *Chroniques* de Froissart, *Le Roman russe* d'Eugène Melchior de Vogué, le très érudit ouvrage de Charles Joret *La rose dans l'Antiquité et au moyen âge – Histoire, légendes et symbolisme*, les pages consacrées à Jeanne d'Arc par Jules Michelet dans son *Histoire de France* et *Jeanne d'Arc la vénérable* de Monseigneur Ricard, ou encore *The Deipnosophists* d'Athénée de Naucratis.

Une confrontation entre le texte queirozien et la bibliothèque antérieure de l'auteur permettra en effet de prendre la mesure de la part de transgression, de manipulation effectuée à partir du texte-source et montrera combien Eça de Queiroz dans cette correspondance s'apparente à cet «homme aux ciseaux²³», qui lit «avec un crayon à la main, recopie dans son calepin pour tracer en quelque sorte à chaque lecture le patron de la découpe²⁴» et s'assimile donc plus à un *traditeur*²⁵ qu'à un traducteur.

²¹ *La fabrique de journalisme d'Eça de Queiroz : procédés d'écriture des chroniques parisiennes de la Gazeta de Notícias de Rio de Janeiro*, Dir. A. Gallut-Frizeau, Toulouse, 2002, 721 p.

²² C'est le cas notamment de «l'examen de conscience» de Sarah Bernhardt ou de l'interview du Roi Humbert d'Italie.

²³ A. Compagnon, *La seconde main ou le travail de la citation*, Op. Cit. p. 27.

²⁴ *Idem*, p. 20 et 28.

1. “JOANA D’ARC”, 2, 3, 4 ET 5 SEPTEMBRE 1894²⁶

Les trois citations lisibles dans cette longue chronique semblent reprendre fidèlement l’esprit et la lettre des textes auxquels elles sont empruntées. La première est une retranscription en français et en italique des deux derniers vers de Malherbe tirés des *Oeuvres poétiques*. Ce fragment a pour fonction de conclure le développement consacré à l’image négative de Jeanne d’Arc à l’époque du naturalisme païen de la Renaissance :

“Para o ilustre Malherbe, Joana é um hércules feminino [...] e que : ...*Ayant vécu comme un Alcide/ Devait mourir comme il est mort.*”

Si dans la citation que l’on vient de lire “la mort violente de Jeanne est la conséquence logique de violentes aventures”, dans la deuxième citation, Eça semble vouloir avertir ses lecteurs, par un emprunt littéral et déclaré, que les nombreuses caractérisations qui vont ponctuer à partir de maintenant la suite de la chronique seront exclusivement empruntées aux trois chapitres de l’*Histoire de France* de Jules Michelet :

“Mas a verdadeira reabilitação foi feita por Michelet, em três ou quatro capítulos da *História de França* [...] Enquanto ao seu caridoso horror pela guerra e pelo sangue, é certo que disse mais de uma vez, e com sincera dor, que «nunca via derramar sangue, sem que lhe erguessem os cabelos na cabeça!»”

L’expression guillemetée en question est effectivement tirée du chapitre III de cet ouvrage dans lequel Jules Michelet cite Jeanne qui déclare que “jamais, je n’ai vu sang de François que mes cheveux ne levassent.” Le caractère littéral et déclaré de cette citation n’est plus à souligner ; il semble néanmoins qu’une lecture plus approfondie des trois chapitres en question du livre de l’historien français permettra de prendre la mesure des nombreuses références au discours indirect qui émaillent le texte du chroniqueur portugais. Les enjeux de ces reprises déclarées et non littérales dans la stratégie discursive de cette chronique sur lesquels il faudra revenir obligent à ce que l’on se penche sur la dernière citation lisible au milieu du texte. Les recherches que nous avons menées dans la bibliothèque d’Eça de Queiroz nous ont en effet permis de conclure que l’expression en latin *Joanna Nostra est* qu’Eça reprend et associe à Monseigneur Gouthe-Soulard (“O clero bradava vitoriosamente, pela voz de Monsenhor Gouthe-Soulard, arcebispo de Aix : «*Joanna Nostra est!* Joana é nossa ») est empruntée à la préface rédigée par François-Xavier Gouthe-Soulard de l’ouvrage de Monseigneur Ricard *Jeanne d’Arc la vénérable*. On peut lire en effet à

²⁶ L’expression est de Jean-Charles Vegliante dans son ouvrage intitulé *D’écrire la traduction* (Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 1996, p. 186).

la page VII sous la plume de l'archevêque d'Aix la séquence suivante :

“Léon XIII écrivait ces derniers temps : «*Colombus noster est*», Christophe Colomb est à nous ! Jeanne d'Arc est aussi nôtre. Personne ne saurait nous la disputer. Les registres de la paroisse, comme les procès-verbaux de son martyre, en mains, nous pouvons dire : «*Joanna nostra est.*»”

Comme l'indique la mention qui figure au-dessous de ce recueil, *Jeanne d'Arc la vénérable* fut rédigé par Monseigneur Ricard sur les instances de Monseigneur Gouthe-Soulard et suit les “documents versés au Procès de sa Canonisation en Cour de Rome”. Or, l'objectif²⁷ poursuivi par l'Archevêque d'Aix et son prélat dans ce livre ne fut pas atteint, dans la mesure où l'histoire nous rappelle que Jeanne d'Arc ne fut béatifiée qu'en avril 1909 et canonisée onze ans plus tard, le 19 mai 1920. En réalité, en affirmant dans l'incipit que “Aconteceu uma desgraça a Joana d'Arc. A Donzela de Orleães, a boa e forte lorena, salvadora do reino de França, foi beatificada pela Igreja de Roma”, Eça semble avoir intentionnellement confondu la sanctification de Jeanne avec la demande de son procès en béatification en Cour de Rome qui eut lieu à la cathédrale de Paris le 22 avril 1894. La lecture superficielle de la préface de *Jeanne d'Arc la vénérable* et les vives attaques contre les laïcs qu'elle contient peuvent expliquer le ton délibérément moqueur utilisé par Eça à l'égard de la “bonne Lorraine” comme disait François Villon, sans néanmoins faire oublier celui employé par Voltaire dans *La Pucelle*.

Quoi qu'il en soit, d'après ce qui précède, on constate que la citation dans sa fonction érudite est au centre de la stratégie discursive du chroniqueur. Les emprunts clairement identifiés par Eça font l'objet d'un profond examen critique et participent à l'élaboration et à la progression de l'argumentation. Les fragments guillemetés ou en italique dûment contextualisés et restitués avec une particulière fidélité par le chroniqueur de la *Gazeta de Notícias* permettent au lecteur de suivre sans difficulté le lien logique de cette pensée en train de se faire et qui met en scène le profond anticléricalisme de l'auteur. Eça n'hésite pas en effet à attaquer les représentants les plus illustres de l'Église catholique d'hier et de son temps, pour lesquels il a peu d'estime, tout en exprimant subtilement dans “Primeiro de Maio²⁸” son attachement à certaine forme de spiritualité.

²⁶ Nous reproduisons l'intégralité de cette chronique à la fin de l'article (cf. annexe n° 5)

²⁷ Les dernières lignes de la préface sont à cet égard très claires : “l'auteur devait faire ressortir la mission divine de la Vierge lorraine, et par là mettre en lumière les éléments de sa canonisation. [...] mon cher vicaire général l'a bien fait.”

²⁸ Dans le numéro du 19 juin 1892 de la *Gazeta de Notícias*.

2. «AS ROSAS», 11, 12, 14, 16 ET 18 JUIN 1893²⁹

Dans ce texte, Eça accumule des arguments retirés d'expressions guillemetées pour produire un effet de nombre et asseoir ainsi l'autorité du texte cité. Il faut également noter que dans cette chronique la source exacte des citations n'est guère explicite, en ce sens qu'Eça choisit de caractériser l'auteur et le volume en question par d'habiles périphrases qui donnent à ces emprunts à venir un caractère partiellement explicite :

“E neste ano da Graça de 93, neste mês de Maio, de tão suave esplendor, foi um erudito, um gramatista, um professor da Universidade de Aix, autor da *Fonética Normanda* e das *Funções da Letra-C-nas Línguas Românicas*, que, por falta de poetas, teve de celebrar as rosas num tomo ponderoso de quinhentas páginas, repleto de notas, em que narrou todos os empregos da flor adorável através dos tempos, na poesia, na arquitectura, no culto, na mística, na farmacopeia e na culinária.”

L'ouvrage en question du professeur de l'Université d'Aix, qui a effectivement écrit *Du C dans les langues romanes* est donc la source de cette longue chronique sur la plus belle des fleurs. L'indication précise du nombre de pages (“num tomo ponderoso de quinhentas páginas”), la référence aux notes (“repleto de notas”) semblent correspondre à la volonté du chroniqueur d'être le plus fidèle possible à l'esprit et à la lettre de l'ouvrage de Charles Joret. Il ne s'agit pas en effet pour Eça de faire croire à ses lecteurs que les nombreuses informations contenues dans “As Rosas” sont le résultat d'un long travail de croisement de sources bibliographiques réalisé par le chroniqueur autour de la rose, plutôt veut-il montrer que son texte est construit à partir d'une œuvre auto-suffisante rédigée par un universitaire reconnu sur un sujet d'érudition. Le lecteur ne peut que se plier aux injonctions du texte de Joret, qui cite des sources incontestables, tirées d'ouvrages anciens portant sur ce sujet. Par la voix d'Eça, ces informations lues soit dans le corps du texte, soit dans les notes de bas de page sont ainsi légitimées et intégrées dans l'espace nécessairement réduit de la chronique. Ces sources de seconde et même de troisième main permettent ainsi au chroniqueur de construire un texte riche d'informations retraçant l'histoire de la rose. En somme, la chronique en question s'apparente à ce travail d'ablation décrit par Antoine Compagnon et qui prend la forme d'un découpage et d'une greffe du texte antérieur pris dans sa totalité (texte + notes). Le travail du citeur consiste donc à sélectionner l'information dans le cadre d'une argumentation rhétorique propre qui ne suit pas nécessairement toutes les étapes du texte de Charles Joret, même si l'on constate que les deux auteurs font un exposé diachronique de l'histoire de la rose de l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge. En effet, après avoir constaté que la rose a cessé d'inspirer les poètes et qu'elle n'est plus que l'affaire des philologues (“por falta de poetas”), Eça rappelle que “esta ditosa flor, assim preferida e

²⁹ Nous reproduisons l'intégralité de ce texte à la fin de notre article (Cf. annexe n° 2).

adorada pelos deuses, foi bem depressa adorada pelos homens”, en s’appuyant sur un fragment de Cassiano lu à la page 45 en ouverture du chapitre III de Joret qui s’intitule “La Rose dans l’Antiquité” : “O douto autor das *Geopónicas* começou por estabelecer neste Tratado das Coisas Rurais, como princípio botânico, que *a rosa é de natureza divina.*” Cet emprunt de seconde main restitué sous la forme d’une question rhétorique empruntée à Anacréon figurant dans les premières lignes du chapitre IV du livre de Joret, “Usages de la rose chez les Grecs et les Romains” permet à Eça de centrer son argumentation sur l’importance de la rose dans l’histoire de l’humanité :

“E Anacreonte não tardou a exclamar, enternecido: – «Que seria a humanidade sem a rosa?»”

Si la suite de l’argumentation consiste à montrer effectivement que l’humanité n’est rien sans la rose en empruntant de façon non déclarée au livre de Joret, il est facile de constater qu’Eça reprend à son compte l’expression *Feliciter* utilisée par l’universitaire français dans sa description des fêtes de la déesse Dia. Cette reprise renvoie bien évidemment à la page 94 de l’ouvrage de Joret qui décrit les “fêtes de la déesse de la terre et des champs, dans la seconde moitié de mai” lors desquelles “les frères Arvales faisaient sur l’autel [de la déesse Dia] une offrande de pains couronnés de lauriers et de roses” et prononçaient en se séparant “le mot de bon augure *feliciter*” :

“Era como a proclamação sacramental da Primavera e do amor. Numa outra das lindas festas rurais da Itália, as de Dea-Dia, deusa da lavoura e dos campos, a confraria dos Freires Arvales ofertava, nos altares, pães cobertos com rosas, e depois da oblação, quando se dispersava, gritando a palavra de bom agoiro, *Feliciter! Feliciter!*, ia atirando pelas ruas e sobre o povo, às mãos-cheias, as rosas que o contacto do altar tornara sagradas³⁰.

Dans cet extrait, le chroniqueur ne retient donc qu’une brève expression latine utilisée par Joret et restitue le reste des propos de l’essayiste français de façon non littérale. Ce même procédé se répète quelques lignes plus loin dans le paragraphe consacré à Claudia Severa. Pour construire cette partie du développement, Eça s’appuie sur la note 2 de la page 112 dans laquelle Charles Joret traduit en français l’expression latine “*Sparge, precor, rosas, supra mea busta, viator*”/“voyageur, répands, je t’en prie, des roses sur mes cendres”, tirée de l’*Essai sur les roses* d’Orbessan et qui, comme le rappelle l’auteur de *La Rose dans l’Antiquité et au Moyen Âge*, permettait à “ceux qui n’étaient pas assez riches [de] graver sur la pierre qui recouvrait leurs cendres une inscription par laquelle ils priaient les passants de répandre des roses sur leurs tombeaux” :

³⁰ C’est nous qui soulignons.

“Uma dama, Cláudia Severa, no seu testamento, destinou doze contos para que as rosas no seu túmulo fossem sempre as mais belas da Campânia. E aqueles que não eram ricos faziam gravar nas campas uma súplica, pedindo ao viandante a doce esmola de uma rosa: *Sparge, precor, rosas, supra mea busta, viator?*”

Ce procédé de réécriture du corpus antérieur pour lequel la traduction littérale joue un rôle nécessairement fondamental ne se limite pas aux exemples que nous venons d’analyser. Eça restitue dans cette chronique d’autres expressions citées par Charles Joret, non sans avoir pris au préalable ses distances vis-à-vis de ces énoncés. C’est le cas de la formule de Philostrate, qui est une reprise en italique de la page 71 de l’ouvrage de Joret (“l’œil de la terre”) et de celle d’un poète indéfini tiré de l’*Anthologia latina* (“l’un d’eux ira jusqu’à l’appeler «l’astre des fleurs»”) citée à cette même page :

“Filóstrato declara-a, com horrenda ênfase, o *olho do mundo*. Outro, mais rebuscado, diz o *astro das flores*.”

Les qualificatifs de “horrenda ênfase” et “outro rebuscado” qui introduisent une distorsion sémantique semblent d’ailleurs faire écho à la caractérisation du poète Prudence présenté comme le “velho Prudêncio” lors de la reprise par Eça des vers 21 et 22 de *Cathemerinon, Hymnus ante cibum* convoqués par Charles Joret dans la note de la page 231 pour illustrer “le dédain et le mépris de Sainte Eulalie pour les couronnes de roses, les ornements d’ambre et de colliers d’or” :

“O velho Prudêncio exhibe como prova da sua virtude o seu desdém das rosas, *hic mihi nulla rosæ spolia*, e felicita por verdadeiros e fiéis servos de Deus aqueles que a destruírem como planta venenosa.”

Notons par ailleurs que les citations de deuxième main qui traversent la chronique “As rosas” ne se limitent pas à illustrer le parcours historique de la rose dans l’Antiquité ; elles servent également à rendre plus vivante la destinée de cette fleur au Moyen Âge. Après avoir montré, en reprenant de façon non littérale que les invasions barbares furent “uma tarde fatal para as rosas”, Eça traduit en portugais les dernières lignes de la page 165 dans laquelle Joret signale que “Fortunat a chanté le jardin de la reine Ultrogothe, veuve de Childebert, «où l’air, est embaumé du parfum des roses du Paradis»”, et ce bien évidemment pour illustrer sa démonstration :

“Já o poeta Fortunato, no século VI, celebra os rosais da rainha da Austrásia, todos cobertos em Maio de rosas, que embalsamavam como se viessem do Paraíso³¹!”

Si l’insertion de ces citations dans le texte “As Rosas” oblige bien souvent le chroniqueur à traduire en portugais le texte qu’il rapporte, il arrive parfois que le correspondant de la

³¹ C’est nous qui soulignons.

Gazeta de Notícias reprenne en français les fragments lus dans l'ouvrage de Charles Joret. C'est le cas de la page 185, dans laquelle l'essayiste cite Louis XI, qui, alors qu'il se trouvait dans l'Orléanais, aurait envoyé deux messagers pour «querir des rozes et des boutons» :

“Ela é a flor da nobreza, como será da realeza, quando Luís XI (que, todavia, não passa por sensível às graças da Natureza) mandar emissários por toda a parte *querir des roses et des boutons*³² .

Même si dans ce dernier exemple Eça maintient l'archaïsme littéraire construit autour du verbe “quérir” et évite ainsi d'aplatir le sens du texte portugais par l'utilisation d'un approximatif “ir buscar” qui ne respecte ni le niveau de langue, ni l'effet de style du fragment-source, la traduction joue un rôle essentiel dans la dernière citation convoquée par l'auteur. Eça retranscrit en effet en portugais les premières lignes du chapitre de Charles Joret intitulé “La rose dans les légendes chrétiennes”, dans lesquelles l'universitaire français cite un extrait de l'*Homelias in Evangelia* tiré de l'*Étude sur le symbolisme chrétien de la nature* de Mgr. de la Bouillerie. Seule une confrontation entre la source et le travail de traduction d'Eça permettra de rendre compte des réels enjeux de ce véritable travail de réécriture du corpus antérieur :

“Saint Bernard est allé plus loin ; il a fait de la rose l'image même du Christ dans sa passion. [...] Contemplez, s'écrie-t-il dans une de ses homélies sur les Evangiles, cette divine rose, où la passion et l'amour se disputent pour lui donner son vif éclat et sa couleur pourprée. Celle-ci lui vient sans nul doute du sang qui coule des plaies du Seigneur... Autant de plaies sur le corps du sauveur, autant de roses! Regardez ses pieds et ses mains, n'y voyez-vous pas des roses ? Mais contemplez surtout la plaie de son cœur entr'ouvert ! Ici c'est plus encore la couleur de la rose, à cause de l'eau qui coule avec le sang, quand la lance a percé son côté !»

“S. Bernardo, porém, é ainda mais afirmativo, mais decisivo. O sublime monge de Claraval sustenta (e ninguém mais profundamente do que ele penetrou nos segredos do Céu) que as rosas são chagas de Jesus. «Contemplai, exclama ele numa das suas Homílias sobre o Evangelho, esse brilho e cor de púrpura das rosas! A que pode ser devido senão a ter caído sobre elas o sangue do Salvador? Olhai! Tantas são as chagas do divino corpo, tantas são as rosas! Nos seus pés, nas suas mãos traspassadas, não vedes rosas que desabroçam? Mas a rosa maior está na chaga do seu coração!»

On le voit à lecture des deux textes, Eça introduit dans la transcription de la citation un fragment (“O sublime monge de Claraval sustenta (e ninguém mais profundamente do que ele penetrou nos segredos do Céu)”) qui tend à expliciter une notion qui serait susceptible d'échapper au lecteur, afin de conserver toute la charge sémantique et pragmatique du texte

³² C'est nous qui soulignons.

source. Ce procédé de traduction appelé “incrémentalisation³³” en traductologie permet au chroniqueur d’introduire par le biais de la traduction littérale la structure appellative de l’homélie retranscrite par Joret (“Contemplez, s’écrie-t-il dans une de ses homélies sur les Evangiles/“Contemplai, exclama ele numa das suas *Homílias sobre o Evangelho*”) et à effacer le complément d’objet direct “cette divine rose, où la passion et l’amour se disputent pour lui donner” pour ne retenir que les caractéristiques pertinentes de la rose, telle que Joret la définit (“son vif éclat et sa couleur pourprée”), c’est-à-dire, dans le texte d’Eça, “esse brilho e cor de púrpura das rosas!” La traduction vs citation consiste également à introduire une interrogation à valeur rhétorique (“A que pode ser devido senão [...] ?”) qui commente subtilement les précautions rhétoriques de l’homélie citée par Joret marquée par “sans nul doute”, tout en préservant le sens de l’affirmation du texte biblique, non sans avoir au préalable remplacé les plaies du Seigneur par le “sangue do Salvador”, à valeur équivalente : “Celle-ci lui vient sans nul doute du sang qui coule des plaies du Seigneur [...] /A que pode ser devido senão a ter caído sobre elas o sangue do Salvador?” Elle consiste également à décaler le verbe “Regardez” traduit par “Olhai”, qui n’invite plus le lecteur à regarder les pieds et les mains du Seigneur, mais plutôt à regarder les plaies du Seigneur : “Olhai! Tantas são as chagas do divino corpo, tantas são as rosas!”. À cet effet, on notera que cette dernière phrase reprend d’ailleurs de près la structure grammaticale du texte de l’homélie reprise par Charles Joret : “Autant de plaies sur le corps du sauveur, autant de roses !”. Les dernières lignes de la traduction d’Eça s’achèvent par un nouveau procédé d’effacement du verbe “contempler” conjugué à l’impératif et par le maintien de l’adversatif “mais”/“mas” qui introduit, par une grande économie de moyens stylistiques, le parallélisme entre le corps du Christ et la rose : “Mais contemplez surtout la plaie de son cœur entr’ouvert ! Ici c’est plus encore la couleur de la rose, à cause de l’eau qui coule avec le sang, quand la lance a percé son côté !» / “Mas a rosa maior está na chaga do seu coração!”.

Si, comme on vient de le montrer, la construction du texte “As rosas” oblige le correspondant de la *Gazeta de Notícias* à revêtir dans le même temps les habits du citateur et du traducteur, c’est pour mieux instrumentaliser le texte antérieur qu’il prend pour cible, et ce par un savant dosage entre traduction ethnocentrique et traduction hypertextuelle³⁴.

³³ J. Redouane, “Glossaire : la traduction”, Université de Pau et des Pays de l’Adour, Anglais, *Site de l’Université de Pau et des Pays de l’Adour*, <http://www.univ-pau.fr/ANGLAIS/ressources/TradGloss.html> (Page consultée le 27 juin 2001).

³⁴ Dans *La traduction et la lettre ou l’auberge du lointain* (Paris, Seuil, 1999, p. 29), le traducteur Antoine Berman considère que la traduction ethnocentrique “ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l’Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de notre culture.” Le concept de traduction hypertextuelle renvoie bien évidemment à *Palimpsestes* de Gérard Genette, c’est-à-dire, “à tout texte s’engendrant par imitation, parodie,

Dans ce texte de juin 1893, Eça semble en effet s'apparenter à ce "bricoleur, [qui] fait avec ce qu'il trouve, [qui] monte en épingle, [qui] ajuste, condamné à être une petite main, tel Robinson échoué sur son île, il entreprend d'en prendre possession en reconstruisant sur les débris d'un naufrage ou d'une culture³⁵". En cela, il semble que la réécriture réalisée par Eça de Queiroz à partir de ce travail de thésaurisation que représente *La Rose dans l'Antiquité et au Moyen Âge – Histoire, légendes et symbolismes* consiste à arranger ou à associer des fragments de textes épars et à faire les raccords ou les transitions qui s'imposent entre les éléments mis en présence. En somme, la lecture de "As rosas" renvoie le lecteur moderne à cet "obscur appétit de juxtaposition et de combinaisons" qui définit selon Antoine Compagnon tout acte d'écrire³⁶, et fait de cet acte même une simple mais astucieuse affaire de "collage, de glose, de citation et de commentaire³⁷". Les quelques distorsions sémantiques qui peuvent apparaître çà et là dans "As rosas" pour des raisons de commodité d'écriture et de lecture n'affectent en rien la fonction nécessairement autoritaire des fragments greffés. À cet égard, il faut souligner que ce texte de juin 1893 semble prolonger par bien des procédés d'écriture le texte "Cozinha arqueológica" des 13, 14 et 15 mai 1893.

3. "COZINHA ARQUEOLOGICA" DES 13, 14 ET 15 MAI 1893³⁸

Probablement peu inspiré par les actualités françaises ou internationales, dans le texte dont il est question maintenant, le correspondant de la *Gazeta de Notícias* invite ses lecteurs à (re)visiter le génie culinaire de la civilisation gréco-latine et s'inspire pour cela du livre d'Athénée de Naucratis *Les Deipnosophistes* qui appartient au genre littéraire du banquet. Comme le rappelle Sophie Rabeau³⁹, ce texte, qui motive et nourrit cette correspondance d'Eça, "représente un cadre symposiaque propre à la parole, et plus particulièrement à la citation des textes classiques". En effet, le texte d'Homère, objet de citations et de références, "y subit une forte distorsion sémantique puisqu'il est transformé en une source de maximes sur l'art de la table et la nécessité de la tempérance". Ainsi détournées, les citations d'Homère, de Ménandre ou de Chrysippe "font fonction sinon de preuve, du moins d'argument d'autorité". Cette dimension intertextuelle propre au livre d'Athénée de Naucratis n'a d'ailleurs pas échappé au correspondant de la *Gazeta*. Dès l'*incipit*, le

pastiche, adaptation, plagiat, ou toute autre espèce de transformation formelle, à partir d'un texte déjà existant".

³⁵ A. Compagnon, (*Op. cit.*, p. 33).

³⁶ A. Compagnon, *Idem*, p. 32.

³⁷ A. Compagnon, *Ibid.*

³⁸ Nous reproduisons l'intégralité de cette chronique à la fin de l'article (Cf. annexe n° 1).

³⁹ *L'intertextualité*, Paris, Flammarion, 2002, p. 100

chroniqueur explique les raisons de ces choix thématiques et introduit adroitement le nom de l'auteur auquel il va emprunter les trois expressions guillemetées à venir :

“Há dias, folheando os três pesados tomos de Ateneu, pensava eu quanto [...] tem sido esquecida, ou menos atendida, uma das mais interessantes dessas manifestações, justamente uma das que melhor revelam o gênio de uma raça: a cozinha!”

Dans la suite du texte, le correspondant de la *Gazeta de Notícias* consacre quelques lignes à valoriser auprès de ses lecteurs l'incommensurable culture d'Athénée, comme pour mieux soumettre le lecteur à l'autorité du texte emprunté, et révèle enfin le titre du volume en question, non sans avoir pris soin de traduire en portugais son sous-titre :

“Ateneu, que assim me fez lembrar esta injustiça da erudição arqueológica do nosso século, era um tremendo roedor de livros, que, sob Marco Aurélio e Séptimo Severo, se aplicou a vulgarizar toda a sorte de noções [...], sobre belas-letas, história, *sport*, gramática, etiqueta, comestíveis, etc., numa vasta obra intitulada *Deipnosophistæ* ou *Doutores Jantando*”.

Or, à l'inverse de ce que la lecture de l'*incipit* de cette chronique laisse sous-entendre (du fait de l'introduction du titre et du nom de l'auteur grec), Eça de Queiroz ne fonde pas sa stratégie argumentative et discursive en reprenant littéralement les fragments empruntés au livre d'Athénée. Un examen minutieux de cette “Cozinha arqueológica” tend à prouver que le chroniqueur se limite à retranscrire de façon non littérale⁴⁰ *The Deipnosophists* et n'expose donc que très rarement le texte cité. Seules trois expressions guillemetées apparaissent dans le texte d'Eça. La première citation convoquée sert à illustrer l'affirmation d'Eça “O comer bem foi com efeito uma das grandes preocupações do homem antigo” qui est en effet empruntée au *Gorgias* de Platon (463^a-466^a) :

“Platão não duvidou de a equiparar à oratória: e num dos seus diálogos magníficos envolve nos mesmos louvores os que *guisam e apresentam bem as ideias e os alimentos*.

À cet égard, il faut noter que le fragment démarqué en italique dont il est question dans ce paragraphe ne figure pas tel quel dans la version anglaise du livre d'Athénée, très probablement lue par Eça lors de son séjour parisien. Il est probable qu'en feuilletant les trois “pesados tomos” le chroniqueur se soit souvenu de ce célèbre passage dans lequel Socrate explique au rhéteur Gorgias et à un disciple Polos que la rhétorique fait partie, avec la cuisine, le maquillage et la sophistique, des arts de la flatterie, et permet à Platon de montrer que la prétendue puissance des orateurs n'en est pas une :

“Eh bien, Gorgias, je crois que cette pratique qui n'a rien d'un art, mais qui demande un esprit sagace, viril et naturellement apte au commerce des hommes. Le fond de cette pratique est pour moi la flatterie. Elle me paraît comprendre plusieurs

⁴⁰ En d'autres termes, par la référence (Cf. Annick Bouillaguet, “Une typologie de l'emprunt”, *Poétique*, n° 80, Novembre 1989, Paris, Seuil, p. 487-489).

parties ; la cuisine en est une. Celle-ci passe pour un art ; mais, à mon sens, elle n'en est pas un ; c'est un empirisme et une routine. Parmi les parties de la flatterie, je compte aussi la rhétorique, la toilette et la sophistique⁴¹.”

Cette mémoire de la littérature qu'Eça projette sur le texte d'Athénée prend une forme encore plus diffuse dans un autre paragraphe de “Cozinha arqueológica” qui tend à prouver l'importance de la table chez les Grecs :

“Já os Gregos diziam, na sua linguagem pitoresca e livre “a mesa é alcoviteira da amizade!”

À l'inverse, dans la dernière citation qui apparaît dans ce texte, Eça de Queiroz suit de près la traduction anglaise de 1883 du livre d'Athénée *The Deipnosophists*, même s'il tend à interpréter les maux provoqués par l'ingestion du concombre soulignés par Diphilus :

“Diphilus [...] says: «The cucumber, because “[...] se acreditarmos no ilustre Dífilo, que, it is cooling, is hard to digest ; moreover, it causes chiliness, provokes bile, and inhibits coition”⁴².”
mais que nenhum antigo, possuiu a ciência dos legumes, e que afiança que o pepino produz «bílis, sentimentos amargos e misantropia»⁴³”

L'analyse de ces trois structures de réemploi tend à prouver qu'Eça ne fonde pas sa stratégie discursive sur une retranscription des maximes sur l'art de la table qui parcourent le livre d'Athénée. Ce savant travail de médiation pour lequel le discours indirect joue un rôle essentiel semble faire écho à la chronique “As rosas” Les différentes formes de réemprunt qui traversent les trois textes en question ne se limitent pas en effet aux citations dûment référencées et signalées par des marques discriminantes (entre guillemets ou en italique) facilement repérables lors d'une lecture linéaire. Une analyse plus approfondie tend à montrer en effet que c'est l'ensemble de l'espace textuel qui est placé sous la tutelle d'un auteur reconnu, ce dernier exerçant par la médiation du chroniqueur une forme d'autorité à laquelle le lecteur ne peut que se soumettre s'il veut aller à la rencontre de cette écriture ressentie comme profondément imitative. Or, l'élaboration d'une argumentation chez Eça ne se limite point à utiliser la parole de l'autre comme un argument d'autorité incontestable ; elle sert aussi au chroniqueur à présenter fidèlement, sous forme d'extraits choisis, les principales thèses/arguments d'un auteur en vue de les développer ou au contraire de les réfuter dans le cadre de son argumentation. Cette fonction particulière de la citation prend une autre forme, dès lors qu'il s'agit de réécrire le quotidien français *Le Figaro*.

⁴¹ Platon, *Gorgias [ou sur la Rhétorique, réfutatif]*, Trad. E. Chambry, Paris, GF-Flammarion, 1967, p. 191.

⁴² C'est nous qui soulignons.

⁴³ C'est nous qui soulignons.

4. “AOS ESTUDANTES DO BRASIL...”, 20, 21 ET 22 FEVRIER 1897 / «OS INTERVIEWS», 29 MAI 1894⁴⁴

La citation extraite des articles de presse lus avec avidité par Eça de Queiroz n’a jamais fait l’objet, jusqu’à présent, d’une étude approfondie. Une amorce de réflexion dans ce domaine transparait néanmoins chez Henriqueta Maria Gonçalves à propos des trois “citations” de la chronique “Aos estudantes do Brasil...” datée des 20, 21 et 22 février 1897 dans laquelle Eça de Queiroz commente sous le mode ironique l’article que Sarah Bernhardt publia dans le *Figaro* du 9 décembre 1897, sous le titre “Examen de Conscience”⁴⁵. L’universitaire portugaise – qui n’a pas lu le texte de l’actrice française – reconnaît dans cette étude ne pas savoir “jusqu’à quel point l’épisode décrit acquiert un statut de fictionnalité par lequel on persuade le lecteur que cela est bel et bien survenu⁴⁶”. Or une analyse contrastive de l’“examen de conscience” de Sarah Bernhardt et du texte rédigé par le chroniqueur permet de prendre la mesure du travail de travestissement de l’hypotexte. Démarqué explicitement dans le texte à l’aide des tournures comme “Madame Sarah Bernhardt publicou recentemente no *Figaro*”, et “Madame Bernhardt [...] chamou ao seu documento “EXAME DE CONSCIÊNCIA””, le chroniqueur fournit la source précise des citations qu’il se propose de retranscrire dans la suite de son propos. Ce procédé d’authentification de la citation est d’ailleurs renforcé par les propositions incises (“como ela diz, em palavras memoráveis que não altero” ; “conta a sonora artista, em frases que humildemente copio” ; “diz ela no seu EXAME DE CONSCIÊNCIA e em palavras impressionantes que eu, com pena rendida, traslado”) qui signalent au lecteur le jeu de manipulation du texte de Sarah. En effet, on constate qu’Eça s’approprie la teneur du message mais en modifie la forme en vue de dévaloriser l’impact des déclarations de la fameuse tragédienne auprès de ses lecteurs brésiliens. La dévalorisation, qui selon Jean Milly est la principale caractéristique de l’ironie⁴⁷, est rendue possible par l’utilisation de procédés de transformation de l’hypotexte aisément repérables. Une confrontation entre les deux textes permettra de mieux saisir les enjeux de cette réécriture :

“Tenez, un des faits les plus saillants est “Entra no seu hotel; põe um pouco de pó de celui-ci : Quand je suis arrivée en Australie, arroz; janta; representa a Tosca – e la colonie française était terrassée par la imediatamente (como ela diz, em palavras

⁴⁴ Ces deux chroniques sont reproduites dans les annexes n° 4 et 5 de cet article.

⁴⁵ Nous avons retranscrit l’intégralité de ce texte dans *Suplemento ao Dicionário de Eça de Queiroz*, p. 28-30.

⁴⁶ “Não sabemos até que ponto o episódio descrito adquirir um estatuto de ficcionalidade pelo qual se persuade o leitor que tal aconteceu.” H. de Almeida Gonçalves, *A Imagem da França na obra queirosiana – pós 1888*, *Op. cit.*, p. 265. .

⁴⁷ J. Milly, *Poétique des textes*, Paris, Nathan, 1992, p. 209.

colonie allemande. Le consul qui représentait notre nation était peu aimé et même peu estimé. Dès mon arrivée, je fus reçue par le lord-maire en grand costume d'honneur ; sa femme et ses enfants m'offrirent des fleurs et la musique militaire fit entendre les hymnes nationaux de Italie et d'Angleterre. Je devais cette galante ovation à des ordres venus d'Angleterre. L'effet fut immédiat. L'émotion de cette réception quasi royale rejaillit sur notre colonie française établie à Sydney et à Melbourne.»⁴⁷

Il est facile de constater que la notion d'immédiateté, qui est au centre de ces deux textes, diffère profondément. Traduite dans le texte de Sarah par le complément circonstanciel de temps “dès mon arrivée”, elle est restituée par l'adverbe de manière “immediatement” chez Eça. Cette infidélité voulue au texte d'origine a pour effet de décontextualiser le sens premier attribué par l'actrice française. En effet, pour Sarah, la réception donnée en son honneur par les autorités britanniques en Australie serait à l'origine du soudain rayonnement de la colonie française. En réalité, Eça en est bien conscient, la célèbre actrice se réfugie derrière des paroles conventionnelles sur l'entente franco-anglaise pour mieux prendre la pose et susciter l'admiration des lecteurs du *Figaro*. Illustrant en quelque sorte la “crânerie” de l'artiste, soulignée par la rédaction du journal en guise d'avertissement à cet “Examen de Conscience⁴⁸”, le chroniqueur choisit de mettre l'accent sur la vacuité des propos de Sarah, qui veut faire croire à ses admirateurs du *Figaro* que sa seule présence peut favoriser durablement l'influence de la Italie dans le monde. Dès lors, la citation devient parodique du seul fait que le chroniqueur supprime les paroles de circonstances de l'actrice française, rendant ainsi les déclarations de Sarah présomptueuses, vaines, et profondément ridicules. Mais ces coupures affectent également la deuxième citation, même si une nouvelle fois Eça de Queiroz affirme avoir recopié fidèlement les propos de Sarah Bernhardt, comme en témoigne la proposition incise soigneusement reproduite par les typographes de la *Gazeta de Notícias* :

“Au Canada, les députés et les sénateurs ont poussé mon traîneau aux cris mille fois répétés de «Vive la Italie !»”

“*Aí (conta a sonora artista, em frases que humildemente copio) o meu trenó andava sempre seguido e acompanhado por todos os Senadores e Deputados!*”

On le voit, le chroniqueur est fidèle au lieu (le Canada), aux acteurs (Sarah, les

⁴⁸ On peut lire en effet dans les dernières lignes de cet avertissement : “Elle [la page rédigée par Sarah] constitue une sorte de manifeste qui ne manque pas de crânerie.”

députés et les sénateurs) et à l'action se développant autour du traîneau qui constituent les ingrédients de l'anecdote relatée dans l'«Examen de Conscience». Mais le chroniqueur transforme à la voix passive la phrase de Sarah qui se trouvait à la voix active. Si, dans le texte de départ, le sujet de la phrase était «les sénateurs et les députés», Sarah subissant métonymiquement («mon traîneau») l'action décrite par le verbe «pousser» conjugué au prétérit parfait, dans le texte d'arrivée, Eça reprend la métonymie qui désignait Sarah pour en faire le sujet de la phrase («o meu trenó»), le syntagme «Senadores e Deputados» se transforme en complément d'agent et subit donc l'action du verbe semi-auxiliaire «andar» suivi des deux adjectifs «seguidos e acompanhados». Il semble que cette transformation ludique du texte de départ s'apparente à la parodie, laquelle consiste, selon Sigmund Freud, à «rabaisser ce qui est haut placé⁴⁹», en d'autres termes, à caricaturer les déclarations de Sarah Bernhardt en accentuant leur caractère présomptueux. Mais la parodie consiste avant tout à gommer le syntagme «aux cris mille fois répétés de «Vive la Italie»» utilisé par l'actrice dans un soudain élan patriotique, et à le réécrire complètement. On constate que, sous la plume d'Eça, la Italie se réduit à la féminité de Sarah, les ovations ne sont plus adressées à la Italie mais à sa fidèle représentante, l'épisode lui-même – qui n'arrive qu'une seule fois – se répète tout au long du séjour canadien par l'utilisation de l'adverbe «sempre», qui reprend parodiquement la notion de quantité de l'adverbe «mille». Cette stratégie discursive, bien éloignée de la traduction littérale, vise une nouvelle fois à ridiculiser l'actrice française, qui a la prétention de vouloir incarner la Italie de la troisième République ; elle tend aussi à condamner la servilité des peuples envers la Italie matérialisée, dans ce cas précis, par la position de laquais dans laquelle les sénateurs et les députés semblent être confinés. Cette critique masquée à la prétentieuse supériorité culturelle et intellectuelle de la Italie fin-de-siècle, incarnée ici par la célèbre actrice, se poursuit toujours sur le mode parodique dans la troisième et dernière citation de cette chronique :

«Dans la République argentine, les étudiants pour honorer mon pays avaient appris par cœur Racine, Corneille, Molière et les feuilletons de Jules Lemaître, et ils récitaient tout cela dans la langue la plus correcte et presque sans accent.»

“Aí (diz ela no seu “Exame de consciência” e em palavras impressionantes que eu, com pena rendida, traslado) as senhoras mais distintas e os homens mais elegantes da Sociedade Chilena recitavam diante de mim, para me prestar homenagem, folhetins inteiros de Jules Lemaître no *JORNAL DOS DEBATES* que eles tinham aprendido de cor!”

⁴⁹ S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Trad. M. Bonaparte, Paris, Gallimard, Coll. «Idées», 1930, p. 308.

Il est aisé de constater que cette transformation en régime ludique⁵⁰ consiste à modifier une fois de plus le lieu où se déroule l'action décrite par Sarah Bernhardt ("République argentine" vs "Sociedade Chilena"), ainsi que les acteurs qui y prennent part ("les étudiants" vs "as senhoras mais distintas e os homens mais elegantes"), tout en conservant la situation de communication entre l'actrice française et le parterre d'admirateurs venus lui rendre un hommage appuyé ("ils récitaient [...] dans la langue la plus correcte du monde" vs "recitavam diante de mim [...] folhetins inteiros de Jules Lemaître [...] que eles tinham aprendido de cor"). Il s'agit pour Eça de Queiroz de gommer du texte "Examen de conscience" les noms des célèbres auteurs français (Racine, Corneille, Molière) pour ne retenir que celui du feuilletoniste du *Journal des Débats*, Jules Lemaître. De cette façon, le correspondant de la *Gazeta de Notícias* ridiculise dans un même élan l'exercice de récitation et les goûts ou les valeurs dominants de la Italie fin-de-siècle, dont Sarah se targue d'être l'ambassadrice lors de sa tournée outre-Atlantique.

Cet usage particulier des guillemets et de l'italique, derrière lequel se cache un véritable travail de réécriture du texte du *Figaro* ne fait que prolonger un procédé de travestissement de l'hypotexte déjà amorcé par l'auteur dans la chronique du 29 mai 1894 consacrée au roi Humbert d'Italie. Notons que la lecture dans *Le Figaro* du 10 avril 1894 de l'interview du monarque italien réalisée par Gaston Calmette ("Conversation avec le Roi Humbert") semble avoir profondément conditionné le portrait qu'Eça livre à ses lecteurs du fils et successeur de Victor-Emmanuel⁵¹. Le correspondant de la *Gazeta de Notícias* n'hésite pas en effet à affirmer que :

"Humberto é um rei constitucional que diz sempre – «o meu povo... o meu exército... a minha armada».[...] Ao rei Humberto é permitido dizer: – «eu farei isto, as minhas intenções são estas... »" [...] E quando ele fale do seu povo, do seu exército, a Europa não lhe contestará a legitimidade dessas expressões autocráticas."

On le voit, la démarcation en italique des pronoms possessifs "o meu/a minha" et ses corollaires au discours indirect permet à Eça de souligner le caractère autocratique du monarque italien. Or la lecture intégrale de l'interview retranscrite par Gaston Calmette tend à prouver que le roi Humbert veut se faire passer aux yeux de l'opinion publique internationale pour un roi constitutionnel, comme le démontre d'ailleurs l'utilisation presque systématique par le monarque de la première personne du pluriel qui incluent tous les Italiens d'hier et d'aujourd'hui : "Nous sommes" ; "Nous avons tout sacrifié" ; "Il faut

⁵⁰ Telle est la définition de la parodie donnée par Gérard Genette dans le tableau général des pratiques hypertextuelles identifiées dans *Palimpsestes* (*Op. cit.* p. 45).

bien mal nous connaître”. Mais, dans cette interview, Humbert Ier d’Italie révèle sa vraie nature d’autocrate, en laissant échapper un “mes soldats”, à partir duquel Eça de Queiroz construit la citation parodique que nous venons d’analyser qui semble d’ailleurs correspondre à la volonté du chroniqueur de montrer à ses lecteurs le caractère profondément conventionnel des déclarations du roi à la presse française :

“Nem era humanamente verosímil que ele franzisse o sobrolho, e exalasse, em vocábulos troantes, o seu ódio à França, a sua sede de guerra. Qualquer declaração sua, destinada a um jornal, tinha de ser inevitavelmente fraternal, pacífica, otimista.”

En conclusion de cette analyse de la citation parodique traversant les deux chroniques que nous venons d’aborder, il est légitime d’affirmer que ce type particulier d’emprunt explicite mais non littéral intervient dans des textes pour lesquels le discours du journal *Le Figaro* fait l’objet d’une vive critique de la part d’Eça. Il semble que la chronique sur Sarah et celle sur Humbert d’Italie sont le résultat d’un dialogue avec la principale source journalistique, comme si les textes en question se motivaient, se nourrissaient et se construisaient en réaction à la source qui leur servent de base. Eça de Queiroz ne se contente pas de se moquer de la crânerie de l’actrice française ou du conventionnalisme chafouin du monarque italien ; il prend surtout ses distances vis-à-vis d’une pratique journalistique dominante qui se définit par son conservatisme, son esprit partisan, sa soif de sensationnalisme et qui en somme diffère par essence d’une conception préconisée par l’audacieux journaliste portugais depuis l’époque des *Farpas*, à savoir, celle de “ensinar a ver verdadeiro⁵²”.

A l’issue de ce bref parcours dans l’atelier d’écriture journalistique d’Eça de Queiroz, il convient de souligner que sans la traduction-réécriture d’œuvres antérieures d’origine journalistique ou littéraire, ces textes du dernier Eça perdraient beaucoup de leur littéralité. On pourrait bien évidemment multiplier à l’envi les exemples de citation avouée ou inavouée et passer également en revue les phénomènes de reprise du texte antérieur vs traduction qui, dans cette correspondance outre-atlantique, prennent la forme de référence simple, de référence précise, d’allusion ou encore d’impli-citation. Si, dans le cadre de cet article, nous avons préféré nous en tenir à des relations où “la dérivation de l’hypotexte à l’hypertexte [est] à la fois massive (toute une œuvre B dérivant de toute une œuvre A) et

⁵¹ Cf. M. Gruas, “(O) *Figaro*. Presença na obra cronística de E. Q.” *Suplemento ao Dicionário de Eça de Queiroz*, *Op. cit.*, p. 294-298.

⁵² E. de Queiroz, *Notas Contemporâneas*, Porto, Lello & Irmão, 1958, p. 1383.

déclarée, d'une manière plus ou moins officielle⁵³», c'est pour mieux montrer le travail de seconde main de la citation chez Eça de Queiroz. Analysée dans sa dimension ornementale, d'autorité ou encore parodique, cette forme minimale de l'emprunt semble participer pleinement à l'expression du sentiment de désenchantement qui se dégage des œuvres journalistiques et littéraires du dernier Eça, paradigmatiquement et métonymiquement illustré par le parcours de Jacinto dans *A Cidade e As Serras*⁵⁴, roman ultime dans lequel transparait, plus qu'une prise de distance vis-à-vis de la France de la IIIe République, une véritable volonté de la part d'Eça de Queiroz de «régler ses comptes avec le pays de Descartes en tuant le père⁵⁵».

Marc Gruas, enseignant, Instituto Superior de Línguas e Administração, Lisbonne

⁵³ G. Genette, *Palimpsestes*, *Op. Cit.* p. 19.

⁵⁴ À propos du désenchantement du dernier Eça, cf. «O Francesismo» (Eça de Queiroz, Últimas Páginas – Manuscritos Inéditos, Porto, Lello & Irmão, 1912, pp. 383-411, J. Medina, «À margem dum ensaio de Eça de Queiroz, Nótulos sobre O Francesismo», sua cronologia e fontes, Colóquio-Letras, n ° 10, Novembro de 1972, p. 34-45.; M. Gruas, «(A) Cidade e As Serras», Dicionário de Eça de Queiroz, Org. A. Campos Matos, Caminho, Lisboa, 2000, p. 91-93; M-H. Piwnick, “Eça de Queiroz au seuil du XXe siècle, *Vents du Large-Hommage à Georges Boisvert*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 345-354.

⁵⁵ M.H Piwnick, “Eça de Queiroz au seuil du XXe siècle, *Vents du Large*, *Op. Cit.* p. 345.

ANNEXE N ° 1

COZINHA ARQUEOLÓGICA⁵⁶

Há dias, folheando os três pesados tomos de Ateneu, pensava eu quanto, através desta nobre, piedosa e filial curiosidade, que nos leva a esquadrinhar toda a civilização antiga, sobretudo a greco-latina, em cada uma das suas manifestações, desde a religião até à jardinagem – tem sido esquecida, ou menos atendida, uma das mais interessantes dessas manifestações, justamente uma das que melhor revelam o génio de uma raça: a cozinha!

Ateneu, que assim me fez lembrar esta injustiça da erudição arqueológica do nosso século, era um tremendo roedor de livros, que, sob Marco Aurélio e Séptimo Severo, se aplicou a vulgarizar toda a sorte de noções miúdas e mesmo caturras, sobre belas-letas, história, *sport*, gramática, etiqueta, comestíveis, etc., numa vasta obra intitulada *Deipnosophista* ou *Doutores Jantando*. Estes doutores, que jantam, vão, ao mesmo tempo, conversando, com gravidade romana e volubilidade grega, sobre toda a coisa sabível, desde as magnificências de Homero até às propriedades da abóbora. Na sua qualidade de doutores todos eles são inesgotáveis citadores de textos – e nunca arriscam uma afirmação sem a especar com uma citação, ordinariamente de um poeta, por isso que os poetas possuíam entre os Antigos, que acreditavam sobretudo na intuição divinatória, aquela autoridade impecável que nós hoje, curvados somente ante a experimentação comprovada, atribuímos aos naturalistas. É mesmo por causa destas citações, de que a sua obra está toda incrustada e rebrilhante, que Ateneu se tornou precioso para os filólogos e para os eruditos. Ele salvou e conservou assim os nomes e fragmentos de *setecentos* poetas da Antiguidade, que pereceram todos nesse abominável incêndio das duas bibliotecas de Alexandria, a *Mãe* e a *Filha*, tão injustiçadamente imputado ao pobre califa Omar. O incendiário, na realidade, foi o patriarca de Alexandria, Teófilo, horrendo destruidor de livros e de obras de arte, e tão comprometedor como campeão de Cristo, que S. João Crisóstomo, quando fala nele, se vê forçado a velar a face e a chamar-lhe *Teófilo Diabo!*

Para mim, porém, que não me reclamo da erudição filológica, o que mais me prende, nas páginas de Ateneu, não são esses Arquéstratos, esses Dífilos, esses Baquilides, esses Batos, esses centenaes de poetas que ele citou a tempo, antes que o fogo católico os devorasse – mas as noções e notícias da cozinha grega, romana e alexandrina, as três grandes escolas de cozinha da Antiguidade, que ele nos conservou com enternecido cuidado, prevendo talvez a chegada dos Bárbaros, e para que se não obliterasse entre os homens a arte superior de bem comer. O comer bem foi com efeito uma das grandes preocupações do homem antigo, tão grande talvez como servir

⁵⁶ Cette chronique signée «Eça de Queirós» a été publiée en trois parties à la première page des numéros 132, 133 et 134 de la *Gazeta de Notícias* des lundi 13, mardi 14 et mercredi 15 mai 1893.

o Estado: – e assim têm podido assegurar alguns moralistas dispépticos que Roma pereceu pela barriga. Já a Grécia mesma, que era sóbria por temperamento e por educação, elevou a uma alta dignidade a arte da cozinha. Platão não duvidou de a equiparar à oratória: e num dos seus diálogos magníficos envolve nos mesmos louvores os que *guisam e apresentam bem as ideias e os alimentos*. Tal era a cultura, o fino engenho, a influência social dos cozinheiros, que a Grécia, resumindo em símbolos compreensíveis e populares as glórias da sua civilização, celebrou ao lado dos seus *sete sábios* os seus *sete cozinheiros*. O maior deles era Aegis, de Rodes, o único mortal que tem sabido assar sublimemente um peixe. Outro era Nereu, de Quio, cuja sopa de congro foi cantada por poetas, e recompensada em toda a Ática com coroas cívicas. Outro ainda, Aftonetes, de Atenas, levantou a tal perfeição a ciência dos molhos que, para o possuir como chefe de cozinha, os reis travaram entre si longas guerras... Para que citar outros? São apenas nomes, nenhum vestígio resta do seu génio adorável. De Sófocles temos as *Tragédias*, de Teócrito as *Éclogas*. Mas onde estão os molhos de Aftonetes?

Se era assim entre os Gregos, simples e metafísicos, que dizer dos Romanos, que Salústio (bastante livre todavia nos seus costumes) acusa já de escravos do ventre, *dediti ventri*? A comezaina foi entre eles um poderoso factor social, quase uma razão de Estado. Catão fez decidir a última guerra púnica, mostrando, aos olhos gulosos do Senado, a beleza e o tamanho dos figos de Cartago.

À maneira que se alargavam as fronteiras da República, cresciam em Roma as escolas de cozinha – mais numerosas, já no tempo de Cláudio, do que as de filosofia e de gramática.

O ofício de cozinheiro tornou-se o mais rendoso e um dos mais privilegiados. Era quase um cargo público pelas honras que conferia – e chegou a existir uma corporação de cozinheiros do Estado. Sob Alexandre Severo, os governadores das províncias recebiam, ao partir, entre outras dotações de baixelas, de cavalos, de armas de luxo, um cozinheiro, um cozinheiro oficial, que deviam restituir ao Estado quando findava o período do seu governo.

Desses cozinheiros os mais ilustres foram os Apícios, que formaram uma verdadeira dinastia, desde Sila até Trajano. O último Apício, o mais célebre, redigiu enfim o código supremo da cozinha, no seu livro-monumento *Da Arte Culinária*. Pouco a pouco, a vida se identificava com a mesa; e a palavra *convivium*, já nos dias de Cícero, significava indiferentemente a sociabilidade moral, que liga os homens, e o banquete, que os reúne materialmente em torno do mesmo guisado.

De resto a mesa constituiu sempre um dos fortes, se não o mais forte alicerce das sociedades humanas. Já os Gregos diziam, na sua linguagem pitoresca e livre, que «a mesa é a alcoviteira da amizade!» Não só na vida íntima, mas na vida pública das nações, o jantar constitui a melhor e a mais solene cerimónia que os homens acharam para consagrar todos os seus grandes actos, imprimir-lhe um carácter de união e de comunhão social. Outrora não havia fundação de cidade, declaração de guerra, tratado de paz, instalação de magistratura, que não fosse acompanhada e corroborada por um festim. Ainda hoje se não cria um grémio, ou um sindicato, sem que os sócios jantem, cimentando os estatutos com champanhe e túbaras. As próprias relações do homem com a divindade estabeleceram-se sempre através da comida. O sacrifício da rês, sobre a ara, era

uma espécie de merenda espiritual, em que o Deus, atraído pelo cheiro da carne assada, descia e se tornava acessível ao crente, partilhando com ele das vitualhas santas. O cristianismo, neste ponto, concordou com o paganismo – e a missa, pela consagração do pão e do vinho, é um verdadeiro banquete celebrado entre a Terra e o Céu.

Ora, por isso mesmo que a cozinha e a adega exercem uma tão larga e directa influência sobre o homem e as sociedades, é que eu estranhava, há pouco, folheando Ateneu, que a erudição arqueológica não estudasse de um modo mais experimental e íntimo a cozinha dos Antigos para lhes aprofundar mais completamente a estrutura moral. Diz-me o que comes, dir-te-ei o que és. O carácter de uma raça pode ser deduzido simplesmente do seu método de assar a carne. Um lombo de vaca preparado em Portugal, em França, ou Inglaterra faz compreender talvez melhor as diferenças intelectuais destes três povos, do que o estudo das suas literaturas. O macarrão é por si só o mais instrutivo comentário da história das Duas Sicílias. E, sendo esta uma verdade admitida já desde Montesquieu, porque se tem descorado tão levianamente o estudo prático da culinária greco-latina ?

Decerto, não são os documentos que faltam. A mesa e os seus prazeres foram um dos assuntos sobre que se exerceu, com mais afincio, o génio poético e mesmo filosófico dos Antigos. Horácio, filho delicado do Epicuro, não cessou de cantar honestamente a garrafa e o prato.

Todo um livro dos *Epigramas* de Marcial é consagrado a celebrar o que se come e o que se bebe. Com o mesmo cálamo que traçava a *Eneida*, Virgílio compôs um poema sobre os doces de sobremesa. O mais severo dos homens, Catão, dedica páginas graves à couve, às suas variedades, às suas virtudes, à sua acção nos costumes. De uma simples ceia, Petrónio tirou todo um livro. E a *História do Mundo*, do sábio Plínio, é quase uma história universal dos comestíveis.

Também por isso, não há detalhe exterior que nós não conheçamos, desde que se trate de um jantar romano – sobretudo nas casas luxuosas. Logo as salas nos são familiares, com os seus soalhos de mosaico ou de madeiras preciosas incrustadas de pedras faiscantes, ou de mármore numídico que se juncava de violetas e rosas; com os seus tectos de cristal, ou feitos de lâminas móveis de marfim, para que de entre elas pudessem chover sobre os convivas aromas ou flores...

Tudo isto é conhecido, assim como as mesas, que se mudavam a cada serviço, umas de cedro, outras de marfim, outras de limoeiro com relevos de ouro, sustentadas por pés de ónix. Uma dessas mesas magníficas custara a Cícero, simples advogado sem grande fortuna, perto de *quarenta contos*. Mas que é isso em comparação dos tapetes de Élio Vero, um elegante enfasiado e doente, que valia cada um *cento e vinte contos*? Do esplendor das pratas e das baixelas, e dos seus preços esmagadores, contam superabundantemente os coscuvilheiros e anedóticos historiadores da *História Augusta*.

Sobre a etiqueta dos banquetes temos também uma ciência segura; porque ela era tão essencial, de uma tão séria influência na vida pública, que Paulo Emílio, o vencedor de Perseu, considerava igualmente necessário ao homem de Estado, ao verdadeiro Romano, o saber organizar

uma batalha e dispor um festim. Por isso os tratados abundam, marcando rigorosamente as horas mais favoráveis para um jantar delicado, o número dos convivas (que nunca deve ser inferior ao das Graças, nem superior ao das Musas), as conversações mais conducentes a uma boa e ditosa digestão (evitando sempre tudo o que se refira a processos ou negócios), a duração dos serviços, a sequência dos vinhos, o momento dos coros e da música, a ordem das saúdes oficiais e íntimas, os lugares de honra (os lugares *consulares*) nos triclinios, o modo de usar as coroas de flores e a qualidade dos presentes que à sobremesa o anfitrião distribuía ao som das harpas.

E do jantar propriamente, possuímos centenas de menus. Começava-se sempre simbolicamente pelos ovos: *ab ovo*. E desde logo aqui aparece, a meu ver, a lamentável deficiência da nossa erudição. Nós desconhecemos como se cozinhava os ovos – ou pelo menos ignoramos o gosto, o sabor especial desses ovos iniciais. E, de facto, ignoramos o paladar de todos os pratos da alta cozinha clássica. Neste nosso fecundo período de reconstituições históricas, ainda não apareceu um cozinheiro bastante douto, que acendesse os seus fornos e refizesse um jantar romano, segundo as receitas da *Arte Culinária* do grande Apício. Os architectos têm reconstruído com um saber forte e sagaz, os templos, as casas de cidade e de campo, as ornamentações dos jardins, os próprios sistemas de esgotos. A pintura tem ressuscitado em telas tão minuciosas, que cada pincelada resume um tratado, todos os aspectos do viver greco-latino – as ruas, os mercados, as lojas; uma primeira representação num teatro; a Via Ápia, à tarde, à hora do passeio; a leitura pública de um poeta no Foro; uma sesta luxuosa nas Termas... Armas, carruagens, trajes, mobílias, jóias, tudo está modelado com paciente perícia. Toda a civilização, material e sumptuária da Antiguidade, a poderemos ver, palpar, usar. Só não tratámos ainda de conhecer o sabor dos petiscos que comeram Lúcio ou o vasto Vitélio.

Há aqui uma lacuna crassa. E tanto maior, quanto o sabor de um pitéu nos dá uma ideia mais completa do povo que o prefere do que a forma de uma lança ou de um jarro. O homem põe tanto do seu carácter e da sua individualidade nas invenções da cozinha, como nas da arte. O Pártenon, a Vénus de Milo e as *Anacreónticas* dão menos ideia da doçura, da graça, da delicadeza, da ligeireza dos Atenienses, do que aquela sua sobremesa tão predilecta e que consistia em maçãs cozidas desfeitas em mel, depois cozinhadas em folhas de rosa. E não basta afirmar doutoralmente que o imperador Maximino preferia o pato, que Alexandre Severo só se alimentava de lebre, que Augusto era um amador constante de pescadinhas, que Albino comia quatrocentas ostras, que Adriano tinha por prato favorito a empada de pavão, que Tibério se deleitava no pepino, que na mesa de Górdio II havia todo o ano maravilhosos melões, e que Tácito amava ainda mais a salada do que a verdade. O interessante seria conhecer o preparo e o sabor destes pratos diversos, e reconstituir, com todos os seus condimentos, as pescadinhas de Augusto e o pepino de Tibério. Logo por esta paixão do pepino está Tibério explicado, se acreditarmos no ilustre Dífilo, que, mais que nenhum antigo, possuiu a ciência dos legumes, e que afiança que o pepino produz «bílis, sentimentos amargos e misantropia». Nesta apreciação do pepino está Tibério todo revelado. E o

povo romano não se revela ele também, todo inteiro, naquele petisco chamado *moretum*, que era uma paixão nacional, e sobre o qual Virgílio, como poeta nacional, rimou um poema?

O *moretum* era um guisado, uma moxinifada genial, em que entrava galinha, peixe, queijo, frutas, legumes e carne migada! E tudo isto se fundia, se unificava, fazia um petisco imortal. Quem não vê aqui manifestar-se o próprio génio de Roma, cujo esforço foi sempre criar a unidade na universalidade? O *moretum* é o mais profundo e eloquente símbolo da história política e social do Império.

É pois urgente que, como um elemento de crítica, reconstituamos a cozinha antiga.

Nada mais fácil, tendo um avental, um forno, e a *Arte Culinária* de Apício.

Eu não possuo, nem conheço este tratado venerável. Mas, através de ténues e modestas leituras, tenho recolhido algumas receitas, suficientes para aqueles espíritos curiosos que queiram investigar sem cansaço, sem extensos estudos, esta feição do génio antigo.

Martial ou Aulus Gélius, não recordo qual, assegura, que um bom jantar pode constar de um peixe, um bolo ou pudim, e uma garrafa de vinho. Era este um jantar muito usual na Grécia, e depois, em Roma, para a gente azafamada ou sóbria, que queria comer rapidamente, sem despesa e sem pesadume. Equivale ao jantar moderno, em Paris ou Londres, engolido à pressa antes do teatro, mesmo no mundo do luxo, e que se compõe de uma sopa, de uma costeleta, de uma fruta e de meia garrafa de Bordéus. Pois eu sei como se cozinhava este jantar em Atenas ou Roma, aí pelos tempos de Augusto e ainda mesmo sob os Antoninos. O peixe, por exemplo, pode ser uma tainha. E aqui está como ela se prepara, ó estudiosos! Tomai essa tainha. Escamai e esvaziei. Preparai uma massa bem batida, com queijo (que hoje pode ser parmesão), azeite, gema de ovo, salsa e ervas fragrantas, e recheai com ela a vossa tainha. Untai-a então de azeite e salpicaí-a de sal. Em seguida assai-a num lume forte. Logo depois de bem assada e alourada, humedeceí-a com vinagre superfino. Servi e louvai Neptuno, deus dos peixes.

O outro prato, pois que se trata de um festim ligeiro, pode ser um queque ou pudim feito pela receita do ilustre mestre Crisipus. Tomai duas ou três alfaces bem repolhudas, lavai e enxugai. Deitai vinho dentro de um largo almofariz, e pisai, mortificam nele as folhas de alface. Passai por um ralo para que todo o líquido se escoie; e à alface assim machucara no vinho, juntaí farinha de trigo, uma pouca de manteiga e pimenta. Pisai de novo até obterdes uma massa firme. Dai a esta massa a forma de um bolo chato e redondo. Colocai-o na frigideira com azeite, e frigi em um lume vivo. Toda a Antiguidade considerou este bolo uma delícia, e chamava-se *catilus ornatus*. Não sei se gostareis. Era um prato dilecto de Pompeu.

Poderemos depois findar, se quiserdes, pela famosa *empada de rosas*. Era um acepipe muito usado em todas as festas do Culto de Vénus. Para o realizar, descei ao jardim, colhei as rosas mais largas e as mais cheirosas. Pisai-as no almofariz. Ajuntai miolos de galinha, de pombo e de perdiz muito bem cozidos, e depois de os terdes desembaraçado das mais pequeninas fibras. Acrescentai ainda duas gemas de ovos, um fio de azeite puro, pimenta, e vinho velho, de Malvasia. Depois de

ter bem mexido tudo, até conseguir uma massa leve e fina, deitai numa caçarola nova de barro, e colocai sobre um fogo lento e contínuo. Logo que a superfície se aloire, servi. Por toda a sala se espalhará um aroma de rosa – e a vossa alma bendirá Apício Célio, criador desta maravilha.

E já que tivemos rosas em empada, porque não beberíamos o famoso *vinho rosado*? As receitas para o fazer diferem – mas a mais simples e rápida é a de Pausânias. Desfolhai um ramo de rosas, guardai-as durante um dia, e deitai-as dentro de dois ou três litros de vinho velho (de Bordéus, hoje). Ao fim de três ou quatro semanas, juntai um arrátel de mel. E se, pensais que o gosto e o saber de Heliogábalos podem ser seguidos, com confiança, acrescentar ao vinho, horas antes de o beberdes, um punhado de pinhões esmagados, como fazia esse esplêndido e imperial estroina.

Aí está, pois, um muito fácil e acessível jantar greco-latino. Para o saborearem, condignamente, e com proveito crítico, os convivas deverão estar reclinados num triclinio, e coroados de flores. Com um sofá e uma coberta de seda, arma-se um triclinio suficientemente romano. Não considero a toga ou o laticlávio indispensáveis. Um simples *robe-de-chambre*, de estofamento macio e delgado, reproduz, com tolerável exactidão, as amplas comodidades da roupa clássica. Sobre o que convém exercer vigilância é sobre os assuntos de conversação – e para isso reler de antemão as *Simposíacas* de Plutarco, que são um tratado superior do regime intelectual a seguir durante um banquete. O grande moralista debate aí e resolve quarenta e cinco questões consideráveis. A décima segunda é esta: – «Quais são os gracejos permissíveis ou inaceitáveis durante um jantar?» A décima terceira rola sobre outro ponto importante: – «Devem-se tratar à mesa matérias filosóficas?» A décima quarta versa sobre outra dúvida, ainda mais grave: – «Convém falar, ao jantar, de política?»

É de alta prudência estudar estas páginas das *Simposíacas* antes de reconstituir o festim greco-romano. Mas bem absorvida que seja a sua doutrina, e se os pratos forem cozinhados com reverente exactidão histórica, eu penso que os estudiosos que celebrarem este festim realizarão um dos mais úteis, mais práticos e mais decisivos estudos que se têm tentado sobre as civilizações antigas.

Desenterrar do subsolo de Roma ou Delfos mais uma estátua; imprimir um papiro, achado entre velhos códices de um mosteiro do monte Atos e contendo a *Constituição de Atenas*, de Aristóteles – de que vale? É mais um mármore, é mais uma teoria. Mas verificar enfim o sabor do *catilus ornatus* e da *empada de rosas*; reconstituir o estado especial de espírito que produzia a cozinha greco-romana; ressuscitar por um momento a disposição, as ideias, as emoções de um antigo, jantando – eis aí um incomparável serviço feito ao estudo do passado. E não creio que possa, no actual momento das ciências arqueológicas, haver investigação mais digna de ocupar uma inteligência culta. Já vastamente explorámos a Antiguidade nas suas letras: é tempo de a esquadriharmos nos seus petiscos.

Que os estudiosos pois fechem os livros – e preparem as caçarolas.

ANNEXE N ° 2

AS ROSAS⁵⁷

Estamos no mês de Maio – e convém falar de rosas. Quando na poesia, como num reino bem organizado, e havia classes e uma pragmática, era a corporação venerável e ligeira dos *Poetas da Primavera* que celebrava, pontualmente, nesta fresca mocidade do ano, com o coração contente e lira fácil, a chegada das rosas. O poeta, nesses tempos arcádicos, corria constantemente por outeiros e prados, como o antigo Silvano, atento só às belezas simples e compreensíveis da Terra. Hoje, nesta anarquia que baralha as classes, o poeta invadiu a alma humana, desalojou dela os filósofos, seus caseiros hereditários desde Platão, e é ele quem tece a teia da psicologia e sopra a braseira da metafísica, donde se elevam tão densos, tão enrolados fumos... Nos sítios tradicionais da poesia, entre as relvas, junto às fontes, sob as sombras, já se não encontra um poeta. Estão todos encafuados dentro da alma.

E neste ano da Graça de 93, neste mês de Maio, de tão suave esplendor, foi um erudito, um gramatista, um professor da Universidade de Aix, autor da *Fonética Normanda* e das *Funções da Letra-C-nas Línguas Românicas*⁵⁸, que, por falta de poetas, teve de celebrar as rosas num tomo ponderoso de quinhentas páginas, repleto de notas, em que narrou todos os empregos da flor adorável através dos tempos, na poesia, na arquitectura, no culto, na mística, na farmacopeia e na culinária⁵⁹! Assim a ciência vai usurpando as mais preciosas funções da poesia. São agora os astrónomos, e não os poetas, que penduram sonhos na Lua e nos raios das estrelas. E é um velho filólogo que se torna bucólico e que celebra as glórias da rosa.

Ela merece realmente ser cantada, porque nunca houve flor, entre as flores, com uma carreira mais triunfal. Em tudo o que profundamente interessa o homem, o amor, a religião, a

⁵⁷ Cette chronique signée «Eça de Queirós» a été publiée dans les numéros 161 (p. 1), 162 (p. 1), 164 (p. 1-2), 166 (p. 1) et 168 (p. 1) des dimanche 11, lundi 12, mercredi 14, vendredi 16 et dimanche 18 juin 1893 de la *Gazeta de Notícias*.

⁵⁸ Il s'agit de Charles Joret (1829-1914) qui est effectivement l'auteur *Du C dans les langues romanes* en 1874 et de la *Phonétique Normande* en 1883. Dans ce dernier ouvrage, il parvint à déterminer avec précision les différences entre les parlers du nord et ceux du sud de la Normandie, la célèbre ligne Joret connue des linguistes qui s'étend d'Avranches à Vernon. On lui doit aussi *La Rose dans l'Antiquité et au Moyen Age – Histoire, légendes et symbolismes* (Paris, Emile Bouillon, 1892, 480 p.). Notons qu'un exemplaire de cette étude figure dans la bibliothèque d'Eça de Queirós (Cf. A. Campos Matos, «Biblioteca de E. Q.», *Suplemento ao Dicionário de Eça de Queiroz*, Lisboa, Caminho, 2000, p. 64.).

⁵⁹ *La Rose dans l'Antiquité et au Moyen Age – Histoire, légendes et symbolismes* est structuré comme suit: «1ere partie – La rose dans l'antiquité – Chapitre 1er Des espèces de roses connues dans l'Antiquité ; Chapitre II Culture de la rose dans l'antiquité ; Chapitre III La rose dans les légendes et dans la poésie des Grecs et des Romains ; Chapitre IV Usages de la rose chez les Grecs et les Romains ; Chapitre V La rose dans l'ancien orient ; Chapitre VI La rose dans la pharmacopée grecque et romaine. Seconde Partie – La rose au moyen age – Chapitre Ier Culture de la rose dans l'Orient et dans l'Occident ; Chapitre II La rose dans les légendes et dans la poésie de l'Orient. La rose et le rossignol ; Chapitre III La rose dans les légendes chrétiennes ; Chapitre IV La rose dans les légendes profanes et dans la poésie de l'Occident ; Chapitre V La rose dans les usages de la vie, dans le culte et dans l'art ; Chapitre VI la rose dans la pharmacopée et dans l'art culinaire».

guerra, a lei, a morte, se achou sempre envolvida a rosa – e a civilização inteira está repassada do seu perfume. E todavia ela não pertence à grande aristocracia floral, como a açucena ou o lótus. Os seus pergaminhos, as suas cem pétalas, são recentes; – e existem na Índia, nas faldas do Himalaia, príncipes com genealogias mais remotas que a da rosa. Os Vedas não a mencionam; e os Árias, tão sensíveis a todas as forças e graças da Natureza, decerto teriam entrelaçado a rosa nos seus hinos sacros e nos seus rituais, se ela florescesse no vale feliz de Septa-Sindhu. Nos monumentos do velho Egipto, onde os escribas gravaram cuidadosamente toda a flora faraônica, não se descobre a roseira entre os arbustos nutridos pelas águas benditas do Nilo. Os velhos hebreus, nos primeiros tempos da Bíblia, pelo menos até ao cativo de Babilónia, não conheceram também a rosa; e se Raquel e Rebeca se toucavam de flores, era de anêmonas, desses lírios vermelhos dos campos, que Jesus depois considerava mais vistosos e ricamente trajados que el-rei Salomão em toda a sua magnificência.

A rosa aparece no mundo grego com Homero. Mas é ainda a rosa plebeia, silvestre, de cinco folhas, que nasce nas sebes. Homero mesmo não a apresenta como uma flor de beleza, mas de utilidade – uma humilde planta medicinal, donde se extraía esse óleo com que Afrodite, na *Iliada*, unta o corpo de Heitor. É só verdadeiramente com Píndaro, com Arquíloco e com o augusto *Hino a Demeter*, que a rosa, já perfeita, com as suas cem pétalas, todo o seu aroma, e muitos dos seus espinhos, entra na vida dos homens e dos deuses, e enceta as suas aventuras maravilhosas.

Uma das primeiras foi a sua mudança de cor. A rosa, primitivamente, quando nasceu nas lânguidas praias de Citera, sob os pés de Vénus, que, nesse sublime momento, emergia da espuma das ondas e pisava a terra – era branca, como os pés que a faziam brotar. Foi depois o sangue de Vénus que a tornou vermelha, uma tarde em que a deusa, na Síria, correndo em socorro do seu lindo Adónis, ameaçado por Marte (sempre bestial e truculento), espetou o pé nos espinhos de uma roseira. Este caso lamentável foi testemunhado por muitos deuses, e depois por eles contado, sob os arvoredos do Olimpo, a Hesíodo, a Bion, e a outros poetas, que o espalharam logo, em versos indiscretos, por todas as ilhas da Jónia. Assim nascida do pousar do seu pé divino na terra humana, e tornada vermelha pelo seu sangue, a rosa ficou sendo para Vénus a flor bem-amada e filial.

A afeição de Vénus pela rosa foi imediatamente partilhada pelos deuses – para quem as preferências de Afrodite constituíam sempre ditames supremos. E tanto amaram mesmo a rosa, que criaram num vale da Frígia esse incomparável jardim chamado Jardim de Midas, onde só cresciam roseiras, e que espargiu o seu aroma sobrenatural por toda a antiguidade pagã. Era de ouro a grade que o fechava; e as ruas que lhe dividiam os maciços tinham sido areadas pelos caribas com o pó de coral e de diamante. Com tanto zelo o jardinavam os deuses, que Baco não confiava a ninguém o cuidado de regar o glorioso vergel. E poetas privilegiados, como Anacreonte e Propércio, puderam ver muitas vezes pelas sestas de Maio o grande deus da uva, o conquistador das Índias, com um regador de ouro nas mãos possantes, dando de beber às rosas uma água de admirável pureza, que as náiades conduziam das Fontes Castálias. Neste jardim colhia Vénus as rosas que costumava mandar àqueles mortais perfeitos, por quem bruscamente e doidamente se namorava, nos seus passeios

pelas colinas pastoris da Hélade. Foi também no Jardim de Midas que Sileno, vindo da Trácia, tomou essa espantosa bebedeira, que durou cem dias, e em que delirou tão escandalosamente, e em tantos arremessos lascivos investiu contra as deusas, que Marte e Mercúrio tiveram de o amarrar, espumante e rubro, a um grosso pé de roseira, com cordas de púrpura, que ainda viu o velho Heródoto. Júpiter descia por vezes, familiarmente, sem águia e sem raio, a este jardim terrestre – e era aí que Mercúrio e Ganimedes lhe segredavam os nomes e as moradas das mais lindas virgens da Grécia e da Ásia. Ali vinham também, à hora do orvalho, as nove musas tecer as suas coroas de rosas. E era tão penetrante a influência deste jardim, que, no monte Bórmio, seu vizinho, nunca invernavam, os lírios silvestres floriam mesmo em Janeiro, e os pastores, que pelas suas encostas guardavam os gados, conservavam até aos cem anos a flor da sua mocidade./

Esta ditosa flor, assim preferida e honrada pelos deuses, foi bem depressa adorada pelos homens. O douto autor das *Geopónicas* começou por estabelecer neste Tratado das Coisas Rurais, como princípio botânico, que *a rosa é de natureza divina*. E Anacreonte não tardou a exclamar, enternecido:

– «Que seria a humanidade sem a rosa?»

A humanidade nesses tempos já arranjava as rosas em coroas e grinaldas. Foi Jano (o das duas caras), esse benéfico civilizador, que inventou a arte gentil de colher e juntar as flores em ramallete. Mas foi uma certa Glícera, ramalleteira de Ciros, que criou o *ramo*, o verdadeiro ramo atado com fitas, o ramo da afeição, o ramo de festa, o terrível *bouquet* que tão despoticamente se implantou nos hábitos cultos, e que, pelo preço a que subiram as flores (quatro rosas espetadas em arames e presas por um barbante custam em Paris seis mil réis) esmaga e desorganiza o orçamento do homem sociável! Glícera, destra ramalleteira de Ciros, porque não deixaste tu as flores onde elas mais felizes estavam, nas suas hastes airosas, embaladas por Zéfiro, filho da Aurora?

Ao menos, nessas idades ditosas, os ramos só se ofereciam aos deuses. E com tal generosidade que o velho Pausânias (não o vencedor de Plateia, mas o outro, o que escreveu a *Descrição da Grécia*), indo a Talamas, na Messénia, visitar uma afamada estátua de Ino (que era uma deusa do mar), não lhe pôde ver as formas, afogada como estava até aos ombros em densos montões de rosas.

O culto na Grécia e na Itália punha o seu luxo na profusão das rosas. Rosas em torno às imagens e juncando as aras. Rosas coroando os áugures e pontífices. Rosas sobre o dorso e nas pontas das reses votivas. Rosas em festões, de coluna a coluna, rosando a palidez dos mármore.

Na festa chamada Rosália, dedicada a Vénus, nas Calendas de Maio, todas as cortesãs de Roma, envoltas em véus amarelos, numa procissão lasciva e devota, ao som lento das cítaras, iam levar à Grande Deusa, sua padroeira, as primeiras rosas do ano.

Era como a proclamação sacramental da Primavera e do amor. Numa outra das lindas festas rurais da Itália, as de Dea-Dia, deusa da lavoura e dos campos, a confraria dos Freires Arvaes ofertava, nos altares, pães cobertos com rosas, e depois da oblação, quando se dispersava, gritando a palavra de bom agoiro, *Feliciter! Feliciter!*, ia atirando pelas ruas e sobre o povo, às mãos-cheias, as

rosas que o contacto do altar tornara sagradas. Em Maio, todos os lares domésticos eram enfeitados com rosas. E não havia colono na terra pagã, que, ao primeiro bafo dos zéfiros quentes, não pendurasse um ramo de rosas à entrada da sua cabana, ou no tronco rude do deus dos hortos, ou entre os cornos de Pã.

Pouco a pouco, como a filosofia vinha afirmando à alma do homem que ela é imortal, à maneira dos deuses – estas grinaldas e capelas de rosas, que se davam somente aos imortais, começaram a ser ofertadas aos homens, sobretudo às mulheres, pelo que nelas havia de divino. A rosa tornou-se em breve a flor oficial do amor. Era em forma de coroa que as rosas se depunham, no fresco alvor da madrugada, à porta da bem-amada, para honrar e ornar a casa como um templo. A coroa de rosas recolhida significava da parte dela um *sim* de doce promessa. As rosas deixadas fora desdenhosamente, a murchar ao pó e à chuva, exprimiam o amargo *não*.

Tíbulo, numa das suas elegias, lança em rosto a uma insensível dama a imensa e dispendiosa quantidade de coroas que ele depusera em vão no limiar da sua morada. Esta amontoação de rosas desprezadas, apodrecendo à porta das matronas, chegou mesmo, no tempo em que se conservava nos lares romanos a tradição forte das Lucrécias e das Pórcias, a inquietar os edis, responsáveis pelo asseio das ruas: – e a virtude doméstica foi a desolação dos varredores urbanos, quase todos escravos asiáticos, e (oh! humilhação!) lusitanos! Depois, com o declinar da República e dos costumes, todo o ramo de rosas depositado a uma porta, com o nome do namorado (e o endereço) era vivamente arrebatado para dentro por belas mãos complacentes.

Já se não encontrava nas ruas uma rosa morrendo ao abandono. O austero juvenal rugia: – mas que repouso para os edis, e para os lusitanos, nossos avós!

Além de as declarações de amor serem assim silenciosamente feitas por meio de rosas, toda a entrevista de amor, na sociedade culta, devia ser poetizada e perfumada com rosas. A dama que ia encontrar nalgum bosque votado a Vénus, ou num cubículo do Velabro, o seu amante, levava uma grinalda de rosas na mão, uma rosa solitária na cintura, e ao avistar aquele por quem ia ofender o amável deus Himeneu, atirava-lhe à face, docemente, um punhado de rosas soltas. Depois...

Mas passemos, abafando os passos, deixemos o par no seu êxtase - e que as rosas do Lácio lhe sejam leves!

Se a rosa estava assim associada ao cerimonial dos amores, não presidia menos profusamente à composição dos festins. O mundo antigo comia entre rosas. Coroas de rosas nas cabeças frisadas ou calvas dos convivas; cordões de rosas, a tiracolo, alegrando a túnica escura dos escravos; festões de rosas nos muros de mármore cor-de-rosa; rosas tapetando o chão; rosas alastrando a mesa; pétalas de rosa flutuando no vinho; chuva de rosas chovendo dos tectos e dos velários, ao estridor ardente das liras. Mesmo uma parca merenda no campo não se fazia sem luxo de rosas. O simples e honesto Horácio consente em que tudo falte na sua mesa rural, menos o aroma e brilho das rosas. «Sim, meu Delius, canta ele, jantemos sobriamente, à sombra de um pinheiro, na relva bem verde, junto de um regato sussurrante, e que não haja senão um prato, e uma ânfora – mas braçadas de rosas!»

Roma chegou a ter o vício das rosas – e o Império todo sufocava deliciosamente no seu perfume. Verres, aquele que Cícero tão famosamente verrinou, só sabia viajar numa liteira cheia de rosas de Malta, coroado ele de rosas, com festões de rosas a envolver-lhe o corpo, e levando na mão um saco de rede recheado de rosas, que a cada instante apertava sobre a face para sorver até à alma o aroma – alma da flor. E Roma toda se abandonava às rosas, com a voluptuosidade de Verres. O super-requintado Élio Vero não podia adormecer senão sobre camadas de rosas. Outros elegantes forravavam câmaras desde os soalhos de cedro até aos tectos ebúrneos rosas de Pestum. Galiano, quando foi imperador, mandava juncar todas as manhãs as salas e os pórticos da Domus Palatina de braçadas de rosas! O delicioso Heliogábalo, nos seus acessos de animalidade estética, espolinhava-se e foçava sobre montanhas de rosas!

Nestas convivências efeminadas e sensuais, a pobre rosa arriscava grandemente a sua reputação. Espalhada por sobre leitos pouco castos, debruçada dentro das ânforas orgíacas, entrelaçadas nos cabelos das servas de Vénus, ela poderia bem ficar na história e na memória dos moralistas como a flor da libertinagem. Felizmente para ela, a rosa, através de todas as suas fraquezas, nunca deixou de andar ligada a duas coisas graves e fortes – a guerra e a morte.

Não havia triunfo sem rosas; e nenhum funeral seria sentido e piedoso sem que as rosas nele recordassem a fragilidade da vida. A coroa de rosas era devida, mesmo mais que a de louro, a todo o vencedor de uma batalha; e a ilustre flor, vezes sem conta, recompensou a salvação da República. As galeras vitoriosas, ao entrar no porto, traziam a alta proa enfeitada de festões de rosas. E nos cortejos triunfais uma das alegrias era a chuva inumerável de rosas, caindo de todos os terraços sobre o carro lento, em marcha para o Capitólio.

Para os mortos, a rosa era a flor consoladora. O corpo ia coberto de rosas como para um supremo noivado: – e a piedade dos parentes e dos amigos nunca deixava as sepulturas sem roseiras que a florissem... A festa das Parentálias, celebrada em memória dos mortos, era em Maio, para que estivessem já abertas as rosas, que depois do banquete funerário se levavam em cestos, se desfolhavam lentamente por cima das sepulturas. A esperança dos que se sentiam morrer, era que sobre a sua lápide nunca faltassem rosas. Para que não escapasse esta consolação aos seus manes, muitos deixavam pingues legados.

Uma dama, Cláudia Severa, no seu testamento, destinou doze contos para que as rosas no seu túmulo fossem sempre as mais belas da Campânia. E aqueles que não eram ricos faziam gravar nas campas uma súplica, pedindo ao viandante a doce esmola de uma rosa: *Sparge, precor, rosas, supra mea busta, viator!*

Conservando assim estas nobres atribuições, flor de glória e flor de piedade, a rosa escapou ao desdém dos moralistas. Mas o que verdadeiramente a salvou, foi a literatura. Por isso mesmo que tanto a amavam, os poetas foram levados a comparar a rosa, rainha de graça na Natureza, com a mulher, rainha de graça também, e também flor da humanidade. Logo entre os líricos gregos a rosa, por causa do seu botão, foi proclamada emblema da inocência. Mas aí teve de manter uma luta desesperada, com a açucena. E esta rivalidade entre as duas nobres flores, que transparece já no

antigo *Hino a Ceres*, ambas reclamando privilégio de representar na arte a candura, a frescura da virgem, só verdadeiramente acabou na poesia latina, em que a açucena ficou definitivamente simbolizando a pureza virginal, e a rosa o rubor, ainda pudico, mas já amoroso e ardente. Desde então não houve formosura ou virtude da mulher que não fosse comparada à rosa, assim tornada pela poesia a suma e o arquétipo da perfeição, onde se resume tudo o que pode encantar o olhar e a alma. Ela é, dirão os poetas, a tentação dos mortais, o enfeite da Terra, o amor das Graças, a alegria dos deuses... Assim, antes da Virgem, a rosa possui já a sua ladainha adoradora. Filóstrato declara-a, com horrenda ênfase, o *olho do mundo*. Outro, mais rebuscado, diz o *astro das flores*.

As próprias belezas da Natureza, ainda as menos concretas, são comparadas à rosa e à sua cor adorável. São de *rosa* os famosos dedos com que a Aurora, durante dezassete séculos de poesia, abriu as portas do Oriente. É de rosa o vapor que se exala dos cavalos do Sol, fumegando no seu galope faiscante. É *róseo* também o carro em que a Lua rola silenciosamente nos céus nocturnos... De facto, quando os poetas latinos querem louvar qualquer forma do ser, ou pela sua força, ou pelo seu brilho, ou pela sua doçura, chamam-lhe *rósea*. Para Valério Flaco, um moço formoso é *róseo*. Claudiano, impressionado com as margens do Douro, lança-lhes imediatamente o inesperado epíteto de *róseas* – quando bem devia ver que, feitas de granito e de vales escavados, crestados do sol, elas eram pardacentas ou lívidas.

Assim Roma, na sua poesia e na sua vida, delirava pelas rosas. Para saciar esta paixão, toda a Itália se cobrira de bosques de roseiras. As mais célebres, por serem as mais vermelhas e perfumadas, floriram em Pestum, em Prenestes e na Campânia. Mas mesmo pela beira do mar, de Taormina à Sicília, toda a costa era um lindo roseiral. O Império envelhecia afogado em rosas. E longe, para além das fronteiras do Reno e do Danúbio, os Hunos, os Ávaros, os Vândalos, sob os céus cinzentos, nas suas cabanas baixas, à beira das lagoas, dilatam já a narina ávida e brutal a esta fragrância imensa da rosa romana...

Antes, porém, que os Bárbaros descessem, já a rosa atravessava uma crise difícil – a sua crise cristã.

Flor dos deuses, tendo participado de todas as delícias da carne pagã, ela não podia deixar de ser suspeita aos primeiros doutores da Igreja, que fixaram, com a nova doutrina, os novos costumes.

O cristianismo, a princípio, foi uma religião triste, indigente e nua. As suas assembleias eram de noite, em cavernas, nos cemitérios, em cubículos de ruas escuras, – e os fiéis, encolhidos numa pobre túnica, com os cabelos em desalinho, sujos por excesso de espiritualismo, vinham ali, menos para celebrarem as esperanças do Céu, do que para gemerem sobre as dores e a maldade da Terra. Nos seus banquetes, os famosos ágapes que constantemente celebravam (porque quase todos se recrutavam nas confrarias de mesteirais, onde o banquete comum era a mais querida das tradições), a melancolia alternava com a violência, e o pão, o peixe frito, acepipe da plebe em todas as cidades mediterrâneas, era engolido, se acreditarmos as narrações de S. Paulino e de S. Cipriano, entre queixumes e desalentos, ou entre furiosas brigas teológicas. Mesmo o amor em que o novo

misticismo excitava a lascividade pagã, era neles sombrio e funerário – e quase sempre tinha por leito as lápides dos cemitérios. Nesta tristeza fundamental, base da doutrina, não havia realmente lugar para a rosa alegre de Baco e de Vénus. E desde logo, com efeito, ela, e as suas pétalas, e a sua cor, e o seu perfume, foram banidos da Igreja, que assim surgia entre lágrimas. Tertuliano começou por fulminar, com toda a dureza do seu latim de África, num amargo panfleto intitulado *De Corona*, todos os ramos e grinaldas, emblemas de prazer e festa. Logo depois S. Clemente de Alexandria, no seu *Pedagogo*, ataca mais directamente a rosa como a grande efeminadora das almas. O velho Prudêncio exhibe como prova da sua virtude o seu desdém das rosas, *hic mihi nulla rosæ spolia*, e felicita por verdadeiros e fiéis servos de Deus aqueles que a destruírem como planta venenosa. Assim a Igreja se arma toda – e lança a roncante falange dos seus doutores contra uma fraca flor delicada.

Felizmente, nesses primeiros tempos, ela conservava a protecção, o carinho inteiro dos imperadores e dos pontífices. Era ainda a flor do Senado e do povo romano. Em todas as instituições civis e religiosas, ainda pendiam magnificamente as grinaldas de Pestum... Mas eis que uma tarde, junto de Cremona, Constantino, marchando contra Maxêncio, vê de repente, por cima do Sol que declinava, a cruz, essa famosa cruz, toda de ouro, aureolada pela promessa divina em letras de ouro – *In hoc signo vinces!* Tarde fatal para as rosas! Nela começou realmente a debandada dos deuses. Dentro de anos, já não haverá na Itália um templo, livre e seguro, onde se possa ofertar uma pomba a Vénus. Jesus de Nazaré (ou antes o Jesus do Concílio de Niceia), até aí perseguido, errante pelas catacumbas e pela névoa dos cemitérios, está instalado na Domus Palatina, lança edictos de dentro do Senado – e sobre o Capitólio negreja a uma cruz nova e de ferro. Uma manhã, sob a presidência de Teodósio, o último refúgio da crença pagã e do patriotismo romano, o altar da Vitória é destruído entre a imensa e rancorosa alegria dos bispos, que batem nos fragmentos de mármore com os seus báculos já duros. No Céu, lavado das últimas nódoas de ambrósia, triunfam as virgens e os mártires. E na Terra, enfim, a derradeira ninfa foge dos campos do Lácio, levando escondida no seio a derradeira rosa votiva.

Decerto esta crise foi terrível para a misérrima rosa. Mas outra, mais decisiva, quase mortal, se acercava – porque de todos os lados a forte estrutura do Império Romano se fendia, e os Bárbaros vinham entrando. Até aí ela era uma pobre flor decaída, despedida com ignomínia dos altares e das instituições. Proclamada outrora, pessoalmente por Júpiter, em concílio dos deuses, Rainha das Flores (segundo afirma Ausónio), ela perdera o seu trono e reentrava na obscuridade de silvestre. Mas, ao menos, continuava pacificamente a florir nos vergéis e nos prados, onde o velho Zéfiro, à tarde, vinha fielmente conversar com ela dos esplendores passados. Já os pontífices a não colhiam de madrugada com a fouce de prata, para perfumar e tornar mais santas as aras de Afrodite. Já, em dias de triunfo, coroando a fronte de um César ou de um Paulo Emílio (ou mesmo de um cocheiro vencedor do seu circo), ela não partilhava das aclamações de Roma.

E nunca mais entrara na Domus Palatina! Mas vivia, corada e sã (o que é melhor bem para toda a flor que tenha uma compreensão real e naturalista da vida) – e recebia, como na sua idade

ditosa, a carícia dos orvalhos, e podia sentir, nos beijos longos e lentos do sol, que Febo lhe era constante.

Agora, porém, a pobre rosa estava ameaçada na sua existência material – na sua raiz, na sua semente, em cada uma das suas pétalas, outrora bafejadas pelos deuses. Os Bárbaros desciam inumeráveis e devastadores. Era como se sucessivas manadas de touros bravios investissem, furiosamente, pelas portas indefesas e abertas do Palácio da Civilização. No mundo, durante três séculos, não se ouviu senão o fragor melancólico da grande obra greco-latina ruindo aos pedaços. Hunos, Finlandeses, Sicambros, Visigodos, Suevos, Ostrogodos, hordas após hordas, rolavam do Norte e do Leste, e, entrechocadas, arrancavam furiosamente, umas às outras, os farrapos da sociedade antiga.

Quem dirá o incomparável desastre? Povos inteiros, pacíficos e cultos, desapareciam como formigueiros varridos. Claras cidades de luxo e repouso eram apenas montões de cinzas, fumegando. Dos campos, tão sabiamente cultivados pelos preceitos de Varro e Columela, restavam apenas charnecas, onde uivavam os cães famintos. Todo o saber, toda a arte, jaziam apagados, espezninhados, como tochas sob pés brutais. Na imensidade do desastre, onde iam as pobres rosas? Se a erva da Gália, tão vivaz e dura, secava sob as patas da égua de Átila, como poderiam resistir as rosas? Ao cabo de trezentos anos, não restava um jardim em toda a Itália. Como se conservariam jardins, se já nem existiam searas? Em cada cinquenta anos, havia quarenta anos de fome. Fome tão dura, que se comia carne humana. E através desta imensa desgraça do mundo que decerto ia findar, sempre pelos vales assolados, em longas filas, com os chuços altos, as fêmeas fortes e brancas apinhadas nos carros estridentes, os molossos latindo – hirsutos, fétidos, os trapos em sangue, passavam e repassavam os Bárbaros.

Passando assim e repassando nos vales, os Bárbaros avistavam sempre, nas alturas, grossas e tristes muralhas encimadas por uma cruz. Eram os mosteiros. A princípio subiam ao monte, arrombavam as portas a machado. Depois, convertidos, ajoelhavam nas lajes, para tocar nas relíquias santas. Dentro desses muros, assaltados ou transpostos com reverência e temor, encontravam silenciosas arcadas, homens com a face pálida sumida no capuz traçando linhas sobre pergaminhos, uma capela escura, e ao fundo, para além do poço, um horto onde se erguia, entre ervas aromáticas ou medicinais, um arbusto coberto de flores vermelhas, que os Bárbaros não conheciam.

Era a rosa – a rosa greco-romana, que no vasto desastre a rosa encontrara, entre os monges, um refúgio seguro e doce. Ali estava escondida na clausura com os outros restos da grande civilização destruída – esses rolos de pergaminho que os monges pensativamente reliam e copiavam. Assim se tinham salvado as glórias e as graças da sociedade antiga – e a rosa sobrevivera, por cuidado da igreja, com Horácio que a cantara.

Os chefes bárbaros respiravam com delícia aquela flor singular. E quando, depois, pelos séculos IX e X, acalmada como uma derradeira vaga a derradeira invasão, a barbárie tendeu à estabilidade, e se edificaram burgos, e os chefes começaram a erguer nos cimos, ao lado ou defronte

dos mosteiros, os seus fortes castelos, não se esqueceram de ir buscar ao horto monástico a flor de linda cor e rico aroma, que os maravilhava. Foram os chefes merovíngios, na sua admiração pela vida romana, que primeiramente traçaram e cultivaram o novo jardim feudal. E já o poeta Fortunato, no século VI, celebra os rosais da rainha da Austrásia, todos cobertos em Maio de rosas, «que embalsamavam como se viessem do Paraíso!» Enfim Carlos Magno desce a Itália, entra em Roma e recebe aí a revelação das artes, dos palácios, das magnificências e das delicadezas da vida.

As suas residências de Ingelheim e de Aix-la-Chapelle são, por sua ordem, adornadas de pórticos, de vinhedos, de jardins. E, no seu entusiasmo, o grande imperador da barba florida termina mesmo numa capitular por decretar a cultura da rosa!

Eis, pois, a rosa penetrando no mundo feudal, sob o patrocínio do grande imperador do Ocidente! A sua carreira recomeça com renascente glória. Já cada morada senhorial, mesmo dentro das cidades, tem belos canteiros de rosas. Ela é a flor da nobreza, como será da realeza, quando Luís XI (que, todavia, não passa por sensível às graças da Natureza) mandar emissários por toda a parte *querir des roses et des boutons*. Os grandes senhores que davam então a moda, um Tibalto, conde de Champagne, um Renato de Anjou, cercam os seus castelos de densos bosques de rosas. As damas sobretudo adoram a flor nova. É, no «vergel», entre os rosais que se passam todos os amores da Meia Idade. E para que a sua existência seja protegida, por carinhosos cuidados de cultura, o grande mestre das ciências, o ilustre Alberto Magno, compõe um tratado sobre a rosa.

Como as «rosas são para servir», segundo já cantava Hesíodo, em breve as donas e aias se apanham às braçadas, nos jardins, para juncar os tapetes nupciais, e ornar as mesas festivas. A rosa recomeça, de facto, a sua alegre vida romana: – e poderia pensar que os Bárbaros tinham sido apenas um sonho e que se encontrava ainda em casa de Mecenas ou de Lúculo, se em torno não fossem tão incultas e rudes as barbas, as maneiras, as conversas, e as grossas peças de carne. Mas ao menos, o amor pelas rosas é tão vivo e sincero já como em Roma. Em ramo, em grinalda, solitária ou desfolhada, ela enfeita e perfuma toda a vida gótica. Quando depois de sete séculos de porcaria, a humanidade se recomeça a banhar, e nos castelos se estabelece, como costume gentil e prudente, oferecer um banho aos hóspedes que chegam em poeirenta e ruidosa cavalgada, desfolham-se nas banheiras, sobre a água, rosas vermelhas e brancas. Outra moda que se generaliza, é a *dos chapéus de rosas*, verdadeiros turbantes feitos de rosas, com que se cobrem as damas nos bailes, os trovadores nos torneios, os mensageiros de boas novas, todos os camponeses no primeiro dia de Maio. Nos banquetes reais, o condestável servia o rei de França coroado de rosas. Nas danças dos séculos XII e XIII, os pares trazem na mão ramos de rosas que trocam ao compasso das doçainas e flautas. Um dos tributos feudais mais zelosamente exigido, era o das rosas, que os solarengos e colonos deviam trazer, cada semana de Verão, ao vílico do castelo, em cestos a transbordar. Muitos fidalgos, foreiros de terras pertencentes aos conventos de monjas, pagavam por foro de S. João coroas e ramalhetes de rosas. Nos torneios, a rosa era tão essencial como a lança: com ela se enfeitavam os estrados das damas, com ela se coroavam os elmos dos vencedores. Na Provença, em Espanha, havia mesmo os famosos *torneios de rosas*, galantes combates em que donas e cavaleiros se

entrearremessavam, com ternura e valor, pesados ramos de rosas. Mesmo na vida política e forense se instalara a flor bem-amada. Um antigo costume, mantido até ao século XVI, obrigava os duques e pares de França a ofertar, no primeiro de Maio, ao parlamento de Paris, um grande ramo de rosas numa salva de prata. Esta homenagem, chamada *Baillée des Roses*, era o emblema da suserania jurídica do parlamento. Que contarei mais?... A rosa conquistara os Bárbaros: – e agora que eles iam laboriosamente, e com os destroços do passado, construindo uma civilização sua, por toda a parte a recobriam, por toda a parte a perfumavam de rosas./

Contarei ainda a sua entrada triunfal na Igreja, donde fora excluída, como pagã, por Clemente e Tertuliano, e onde agora alastra os altares, invade as procissões, domina o ritual, dá o seu nome às festas mais santas, e se torna tão dogmática, que em Roma, na festa da Ascensão, as suas pétalas, desfolhadas do alto da Igreja de Santa Maria Rotonda pelas mãos do Papa, representavam os dons do Espírito Santo?

Contarei a sua ascensão ao Céu... Porque, consumando a sua apoteose, a rosa entra no Céu católico! Flor de origem essencialmente divina, como provou cientificamente o autor das *Geopónicas*, ela não pode deixar de ser adoptada por todos os deuses que se sucedem nas alturas, e é acolhida por Maria e Jesus tão benevolmente como o fora outrora por Ceres e Apolo. Mesmo a religião nova reclama para si, em oposição à religião antiga, o privilégio honroso de ter dado à rosa o que ela tem de mais belo, o seu aroma e a sua cor. E é Santo Ambrósio, o grande Santo Ambrósio, no seu *Comentário aos Salmos*, que assegura ser a rosa vermelha de cor por ter caído sobre ela o próprio sangue do Senhor! Não é, pois, o sangue de Vénus, na Síria, que tornou as rosas vermelhas. É o sangue de Jesus, correndo do Calvário sobre o mundo!

S. Bernardo, porém, é ainda mais afirmativo, mais decisivo. O sublime monge de Claraval sustenta (e ninguém mais profundamente do que ele penetrou nos segredos do Céu) que as *rosas são chagas de Jesus*. «Contemplai, exclama ele numa das *suas Homílias sobre o Evangelho*, esse brilho e cor de púrpura das rosas! A que pode ser devido senão a ter caído sobre elas o sangue do Salvador? Olhai! Tantas são as chagas do divino corpo, tantas são as rosas! Nos seus pés, nas suas mãos traspassadas, não vedes rosas que desabrocham? Mas a rosa maior está na chaga do seu coração!»

E todavia se a rosa é assim, ao principio, a flor de Jesus – não tardará a pertencer de preferência (como no Olimpo) ao que o Céu católico possui de mais delicado, de mais doce, de mais amante, à Virgem Maria. Assim outrora ela findara por ser a flor privativa de Vénus. Da Meia Idade à Renascença, todos os místicos vão pouco a pouco separando a rosa de Jesus, para a consagrar toda a Maria. Desde o século XIV, a rosa é o apanágio essencial da rainha dos anjos. Maria não tem então companheira mais fiel, nem emblema mais radiante. Quando ela se mostra aos homens, as rosas nascem sob os seus pés.

Já não são estrelas, mas rosas que a toucam. Ao subir ao Céu, ela deixou o seu túmulo cheio de rosas: — e ela é verdadeiramente a rosa que renasce de toda a morte.

Já mesmo a flor da Terra e a Mãe do Céu se confundem aos olhos extáticos dos devotos. A Virgem nasce do cálice da rosa, e dela recebe todas as suas virtudes. Ela é a rosa sem espinhos, ela é

a rosa de todas as rosas. E em breve a Igreja, determinando definitivamente a essência da Virgem, a proclamará Rosa Mística!

Eis a rosa, pois, tornada deusa, erguida no altar. E depois de uma tal glória e apoteose suprema, que dizer mais desta flor e da sua prodigiosa carreira? Nascida em botão de entre os pés de Vénus, ei-la desabrochando no seio de Maria! A sua história magnífica vai de um Céu a outro Céu.

Flor de maravilha, ela embeleza o amor, ela consola a morte. Com ela se coroam os que triunfam na guerra e os que triunfam na arte. Os césores declararam-na flor do Estado e os Papas flor da Igreja. Toda a festa humana é incompleta sem a sua fragrância. Nenhum gênio passou sobre a Terra, desde Homero a Hugo, sem a cantar com reverência. Os prodígios e os milagres só verdadeiramente se operam por ela, desde os de Apolo até os de S. Francisco de Assis. Cada deus que se apodera do Céu, a reclama logo, lhe comunica a sua divindade, e através dela se humaniza. E do Oriente a Ocidente, todas as civilizações, umas após outras, proclamam e se transmitem o grande culto da rosa! Flor de maravilha!

E flor profundamente interesseira e astuta! Já no dia primeiro de Maio, que se vai tornando o grande festival do proletariado, eu vejo a rosa quieta e contente nas calosas mãos dos operários em folga. Nos jardinetes dos mineiros, em Inglaterra e em França, já floresce sempre, entre as saladas democráticas, um pé de roseira viçoso e prometedor. Em todos os *meetings*, nas greves, é usual que a rosa venha armando a casaca dos chefes, ou apareça, bordada e já com a autoridade de um emblema, nas bandeiras das associações... E estou antevendo que esta hábil e intrigante flor, que foi sucessivamente helénica, pagã, imperial, feudal, católica, mística; que, captando-lhes o amor, partilhou o poder dos heróis, dos senadores, dos césores, dos barões, dos Papas, dos santos; que se identificou arteiramente com Vénus, quando era Vénus que no seu cinto fechava o mundo todo, e se identificou logo com a Virgem Maria, quando por seu turno foi a Virgem que pousou os pés sobre o orbe – anda a realizar a sua lenta conversão, e pouco a pouco se insinua e se entrelaça no novo e tremendo poder que se levanta, e toda ela se prepara, e se avermelha, e se perfuma para ser, oficialmente e ritualmente, a flor do socialismo.

ANNEXE N° 3

Apesar desta democracia crescente⁶⁰ que tudo vulgariza, ou antes (sejamos prudentes) que tudo igualiza, nem cada dia um jornalista consegue *interviewar* um rei. (Este vocábulo *interviewar* é horrendo, e tem uma fisionomia tão grosseira, e tão intrusivamente yankee, como o deselegante abuso que exprime. O verbo *entrevistar* forjado com o nosso substantivo *entrevista* seria mais tolerável, de um tom mais suave e polido. *Entrevista* de resto é um antigo termo português, um termo técnico de alfaiate, que significa aquele bocado de estofa muito vistoso, ordinariamente escarlate ou amarelo, que surdia por entre os abertos nos velhos gibões golpeados dos séculos XVI e XVII. Termo excelente portanto para designar um acto em que as opiniões tufam, rebentam para fora, por entre as fendas da natural reserva, em cores efusivas e berrantes. Mas *entrevistar* tem um não sei quê de sorrateiro que desagrada – e só alguém com muita autoridade e muita audácia o poderia impor.

Interviewar, ao menos, é bruto mas franco. Temos pois de empregar resignadamente este feio americanismo – já que os nossos idiomas neolatinos não estão preparados, na sua nobre pobreza, a acompanhar todas as ruidosas invenções do engenho anglo-saxónio.

Vós aí no Brasil, amigos, possuíis a arte subtil de cunhar vocábulos que são por vezes geniais. Fabricai um que substitua o *interviewar* e sereis benditos.)

E no entretanto iremos dizendo que, apesar da nossa igualização democrática, nem todos os dias um jornalista interviewa um rei. Não parece de resto haver proveito na tentativa. Se os reis são de direito divino, as suas intenções devem permanecer tão impenetráveis como as de Deus, de quem emanam, e que os inspira. Quando alguém ousasse interrogar o imperador da Rússia sobre os seus planos, ele, muito logicamente apontaria silenciosamente para o Céu. Os reis desse transcendente tipo são agentes submissos, quase inconscientes, da Providência. Antes trepar às nuvens e formular um interrogatório directo à Providência. Se os reis, porém, são constitucionais, então os seus desejos, como os seus actos, só têm valor quando confirmados pelo ministério, pelo parlamento, por todas as instituições tutelares de que os cercou, com que os peou, a Constituição. Mais útil, rápido, e de melhor cortesia será *interviewar* o ministro ou o chefe da maioria. É por estes motivos certamente que os *reporters*, que, com a imprudência dos pardais, se abatem e piam sobre as coisas mais veneráveis, nunca assaltam os tronos.

O caso, porém, é diferente com o rei de Itália. Humberto é um rei constitucional que diz sempre – «o meu povo... o meu exército... a minha armada». Estas expressões, indicando um senhorio directo da nação, sancionado pelo direito divino, só o Czar, hoje (além do Sultão) as pode empregar legitimamente. Por toda a parte, fora da Rússia, da Turquia (e de algumas Repúblicas da América Central) os povos pertencem a si próprios, ou pelo menos conservam essa ilusão que lhes é

⁶⁰ Cette chronique signée «Eça de Queirós» a été publiée aux pages 1 et 2 du numéro 147 de la *Gazeta de Notícias* du mardi 29 mai 1894, à la rubrique “Ecos de Paris”.

preciosa; e os exércitos pertencem ao Estado, que deixou de ser idêntico com o rei desde que Luís XIV teve a fístula. Estas expressões porém de *meu* povo, de *meu* exército, que consideraríamos singularmente impróprias na boca constitucional do rei dos Belgas, não destoam quando usadas pelo rei da Itália. Na realeza de Humberto, chefe da casa de Sabóia, há um não sei quê de pessoal e absoluto, que se nos afigura legítimo. Para os Italianos, em quem possa sobreviver o espírito municipal das velhas democracias, talvez ele seja apenas o primeiro magistrado da Itália: – para nós ele aparece até certo ponto como o senhor da Itália, porque na sua qualidade de segundo rei de Itália ele é ainda a razão e a força da unidade italiana.

Em todos os tempos foi a ambição dos reis que fez a unidade dos Estados. Esta ideia mesmo de unidade, e o amor da unidade, só nasce no povo desde que a vê realizada, e sente experimentalmente a sua grandeza material, ou a sua beleza histórica. A concepção abstracta de uma pátria pode surgir espontaneamente no povo, que só compreende e ama a sua aldeia ou a sua cidade, e não pensa na cidade próxima e na aldeia vizinha senão para as desdenhar ou para as invejar. Decerto a língua, o parentesco da raça, a identidade de carácter constituem fortes tendências para a unidade: mas de nada servem se não houver conjuntamente um rei ambicioso que as aproveite para sobre elas construir a união nacional. Sem esse príncipe ambicioso, ladeado por um ministro do género de Bismarck ou Cavour, e instigado por três ou quatro patriotas idealistas, as cidades continuavam a falar a mesma língua, a nutrir-se intelectualmente numa literatura comum, a prestarem um culto irmão aos mesmos grandes homens, mas não saíam nunca do seu municipalismo ou do seu provincialismo histórico.

Esta lei, que se pode observar em todos os Estados, é manifesta na história da Itália. Tendo mantido sempre a unidade da sua civilização, tão sólida que se impôs a todas as raças que a conquistaram; tendo construído na Europa, pelo Papado, a unidade espiritual – a Itália todavia nunca realizou a sua unidade política, e desde a Meia Idade permanece fragmentada em municípios e repúblicas, cuja existência, tempestuosamente agitada entre a anarquia e a tirania, é uma série lacrimosa de martirólogos.

O carácter social da Itália é então a divisão levada até à última molécula social. As cidades vivem isoladas, num violento ciúme mútuo, travando constantemente guerras; e traíndo-se com uma perfídia que ficou proverbial. Dentro das cidades os cidadãos vivem tão divididos como elas, armando todos os dias brigas de rua a rua, e de cada casa fazendo a cidadela de uma facção. E dentro das casas as famílias estão ainda sombriamente divididas, e pais e filhos e irmãos não se reúnem na mesma sala sem trazerem cautelosamente debaixo dos gibões o seu punhal escondido. Todavia, todo este mundo mutuamente hostil se injuria na mesma língua, lê o mesmo Ariosto, reza à mesma Madona, celebra as mesmas festas cívicas, e sente o orgulho comum da grandeza passada. Mas o longo hábito da vida local, do governo comunal, lançara raízes quase irradicáveis, criara no italiano como um modo especial de pensar e de sentir que o abandonava indefeso às violências da demagogia, ao abuso da força e da intriga dos pequenos tiranetes, à ferocidade de todos os invasores. Acrescia que estes velhos instintos municipais eram explorados maquiavelicamente pelos

Papas, que se serviam deles para esmagar em qualquer dos Estados a menor tendência à hegemonia, e através dela à formação de uma Itália unida. Soberano espiritual, o Papa não podia sofrer ao seu lado um soberano temporal; – e para manter a sua independência fomentava a desunião. A pobre Itália ia assim ficando repartida em republicazinhas anémicas e despotismozinhos sangrentos, amolecendo-se em todas as suas qualidades, depravando-se em todos os seus costumes, sob o patrocínio da Tiara, que a impedia de se unir, sem ter a força de a proteger. A consequência é que a Itália foi assaltada, saqueada, espezinhada, retalhada, vendida ou doada como um despojo de guerra. Caiu em decadência, caiu em servidão... Pior ainda, caiu em ridículo! E a terra fecunda dos gênios e dos Santos não apareceu mais na História senão como um povo piolhento e sonolento, governado por cortes minúsculas, que não passavam de uma coleção bufa de caturras, cortesãos, parasitas, jograis, mosenhores, sacristães, sigisbeus, tenores castrados e bailarinas. E porquê? Porque lhe faltara até aí o rei ambicioso e patriota, que, para ser rei da Itália, quebrasse as velhas tradições do municipalismo latino, e no meio das grandes monarquias militares desse à Itália um governo central, leis uniformes, um exército permanente, as condições todas que a ela lhe consolidariam a unidade e a ele a soberania. Este rei salvador surgiu finalmente em Turim. Todos nós fomos ainda seus contemporâneos, e o celebrámos como *rè galantuomo*. Vítor Manuel foi o instrumento essencial da ressurreição da Itália. À sua voz é que a grande Lázara, ligada e estendida no sepulcro bourbónico, se ergueu e marchou. Outros decerto trabalharam habilmente e heroicamente na grande obra; mas foi ele que a assinou, e, para os olhos da multidão que nunca aprofunda, só ele ficou com a sua força representativa e a garantia da sua duração. Por maiores limitações que a Constituição impusesse à sua autoridade, ela não podia deixar de ser, através das fórmulas parlamentares, suprema como a de todo o criador. Humberto, seu filho, continuador e consolidador da obra, herda ainda desta prerrogativa de chefe paternal. Nunca ele poderá ser um rei do puro tipo constitucional, como Leopoldo da Bélgica, que, segundo a fórmula belga, não é senão o «primeiro dos seus administrados». Os futuros reis da Itália (se os houver) poderão ser reduzidos a esta subalternidade de funcionário irresponsável. Humberto não – e, para ele, *reinar* ainda há de ser *governar*. E quando ele fale do *seu* povo, do *seu* exército, a Europa não lhe contestará a legitimidade dessas expressões autocráticas.

Além disso, Humberto foi coroado em Roma. Ora, Roma é essencialmente cesariana, e comunica, imprime carácter cesariano àqueles que a governam. Ela mesma foi sempre cidade-soberana, ou no temporal ou no espiritual. Só há cem anos é que deixou de vir lá de entre as sete colinas, ou sob a forma de édito imperial, ou sob a forma de encíclica papal, a ordem suprema que se impunha a rei e povos, e regia os nossos bens ou as nossas almas. E o senhor da cidade de Rómulo sempre partilhará desta supremacia que lhe é inerente. Mas este ponto de vista é talvez mais estético do que político.

Em todo o caso, por todos os motivos, Humberto é dos poucos reis entrevistáveis. É um rei que quer e que pode. E não é todavia bastante de direito divino, para se considerar um emissário da Providência, e, como ela, esconder os seus desígnios, que só por ela podem ser compreendidos ou

judgados. Ao rei Humberto é permitido dizer: – «eu farei isto, as minhas intenções são estas...». A sua autoridade na nação comporta estas afirmações pessoais e soberanas. Qualquer outro rei, estritamente constitucional, quando atacado por um repórter, só poderá encolher os ombros e murmurar: «Não sei, veremos o que faz o ministério...»

Há, pois, aparentemente, utilidade para um repórter de alta reportagem, em sondar e puxar para fora o pensamento íntimo do rei Humberto. A dificuldade única estaria na operação da sondagem – porque, apesar de se ter suprimido a hirta e encarceradora etiqueta do tempo de Carlos V, os reis ainda não são acessíveis a qualquer sujeito de chapéu-coco que se apresente com uma carteira e um lápis, a «fazer perguntas». Mas o *Figaro*, barbeiro astuto, acostumado desde a sua mocidade a deslizar subtilmente pelas portas escusas e a penetrar no segredo dos Bártolos, realizou esta bela façanha – e entrevistou o rei Humberto. E quando ele anunciou, rufando ufanamente o seu grosso tambor, que ia publicar as declarações do rei de Itália, a Europa, excitada, aguçou vorazmente as suas longas orelhas. Com efeito, que maravilhosa ocasião de conhecer enfim o segredo da Tríplice Aliança! E ocasião única! Porque dois dos aliados, o imperador da Alemanha e o imperador da Áustria, sendo mandatários da Providência, têm de permanecer impenetráveis. O rei de Itália, porém, é apenas o mandatário de um povo, e de um povo ilustre nos fastos da loquacidade. E o rei da Itália ia falar!... Falou. O *Figaro*, barbeiro ditoso, imprimiu com alarido as suas palavras. E desde então ainda não cessaram, em torno delas, controvérsias que me espantam, e devem espantar todos os simples pela sua ingenuidade.

Parece haver, com efeito, imensa ingenuidade em esperar inquietação, e depois discutir com paixão as declarações públicas, oficiais, de governos ou de governantes. Por pouco que eles anunciem conduta, e constituam programa, tais declarações têm necessariamente de ser generalidades optimistas e virtuosas. Que pode, por exemplo, um governo novo prometer aos cidadãos, senão que todos os seus esforços tenderão energicamente a manter a *ordem*, favorecer a *moralidade*, e promover a *economia*? Não há possibilidade de que um governo se apresente gravemente ante o país, e, pondo a mão leal sobre o coração sincero, declare que vai fomentar a *desordem*, animar o *desperdício*, e proteger a *imoralidade*! Os cidadãos não acreditariam: – e esse governo, talvez verídico, seria escandalosamente expulso como farsante.

Há nos programas políticos uma convencionalidade, mutuamente consentida, que é comum a todas as manifestações públicas, e que corresponde à necessidade climatérica e moral, hoje tornada instinto, de cobrirmos a nossa nudez. É uma mera questão de decência, de respeito social, quase de etiqueta. O chefe de Estado, quando fala à Nação, tem de exhibir uma decorosa virtude nos seus intentos, pelos mesmos motivos por que tem de vestir a sua farda, e trazer o seu séquito, nos grandes cerimoniais. – «Todas as minhas forças, caros concidadãos, serão votadas a alargar a prosperidade!, etc., etc.», todas estas patrióticas, íntegras frases devem ondular em tons claros, como os penachos de gala. Os experientes sorriem, mas murmuram: – «Muito bem, muito bem!» E não tolerariam que o chefe de Estado, com honrosa sinceridade, declarasse que se preparava a fazer escândalos e prepotências – como não permitiriam que ele nessa cerimónia, onde viera lançar o seu

programa, se apresentasse nu ou simplesmente em ceroulas. É uma questão de decoro. Esta necessidade de pudor público, perfeitamente a compreendo. O que sempre me pareceu incompreensível foi o ingénuo que arregala os olhos, sorve com delícias cada promessa do programa, como se elas caíssem do alto do Sinai, e vai exclamando, radiante: – «Enfim, temos um governo, temos um homem que quer implantar a *moralidade*, reafirmar a *ordem*, promover a *economia*, etc., etc., etc.» E ainda menos compreendo talvez os que se lançam sobre o programa e o analisam, o dissecam, tiram dele, por entre as linhas, esperanças ou receios, e discutem apaixonadamente cada uma das suas palavras sacramentais como se fossem realidades vivas.

Que poderia dizer jamais o rei da Itália a um repórter que o interroga sobre as intenções da Itália? Que poderia dizer, justos Céus, senão que ele e o seu povo amam todos os seus vizinhos como irmãos, e só querem, só apetezem a paz? E foi justamente o que afirmou Humberto. Nem era humanamente verosímil que ele franzisse o sobrolho, e exalasse, em vocábulos troantes, o seu ódio à França, a sua sede de guerra. Qualquer declaração sua, destinada a um jornal, tinha de ser inevitavelmente fraternal, pacífica, optimista. Os cépticos podem sorrir, mas têm de murmurar: «Muito bem, muito bem». O rei da Itália, com efeito, teve a atitude que pedia a decência. Recebendo um jornalista francês, vinha vestido, e afiançou a paz. Tão estranho seria que anunciasse a guerra – como que aparecesse em mangas de camisa.

E todavia estas declarações previstas, obrigatórias e que não têm mais significação que a farda ou a sobrecasaca que o rei vestia, estão sendo escrutinadas, pesadas, filtradas, estudadas pelos analistas políticos, com ardor, como se contivessem no fundo das suas sílabas os segredos do Destino. Uns, de aquém-Reno, gritam: o rei Humberto não é sincero, que dê provas!... Outros, de além-Reno, clamam: «Haverá nestas palavras de Humberto intenções de desdenhar as alianças juradas?... » E o *Times*, há três dias, em pesadas colunas está perguntando aos ecos leais do monarquismo, se é lícito duvidar da afirmação de um rei! ...

A um inocente, como eu, tudo isto parece funambulesco. Oh, boas almas, ainda uma vez mais, que esperáveis vós que dissesse o rei da Itália? Que pode responder o director de um banco a quem lhe pergunte se ele é pela probidade ou se trapaça e rouba aos accionistas? Que pode responder um chefe de Estado a quem se pergunte se ele é pela paz – ou se pende para a guerra e mortandade dos povos?

De resto é inata no homem esta tendência a fazer perguntas, tão inúteis que são néscias, e a que ele sabe de antemão as respostas necessárias e coerentes. Não há ninguém que, entrando numa mercearia a comprar um quilo de queijo, não tivesse já papalvamente perguntado ao merceeiro: – «É bom o seu queijo?» Como se jamais, desde que há homens e queijos, um merceeiro tivesse respondido, com asco: – «Não senhor, não presta!» E se ele desse esta resposta, por espírito sublime de veracidade intransigente, então é que nós começaríamos a desconfiar do lojista, como de um ser anormal, extravagante e perigoso. Um amigo meu, viajando em Inglaterra, parou num hotel, e, depois de instalado e barbeado, desceu a almoçar. O dia era de Junho, ele apeteceu um vinho

fresco e leve. Percorreu pensativamente a lista dos vinhos, e perguntou ao criado, com a tradicional e humana ingenuidade:

– É bom este *Chablis*?

O criado, um velho de suíças brancas, grave e um pouco triste como um embaixador em disponibilidade, abanou a cabeça, e respondeu secamente:

– É uma peste.

O meu amigo considerou com espanto, e um espanto desagradável, aquele homem verídico. Depois repercorreu a lista.

– Bem, traga-me então deste *Médoc*... É bom, o *Médoc*? O criado, muito sério, replicou:

– É horrível.

Perturbado, o meu amigo murmurou timidamente, numa desconfiança vaga e escura que o invadia:

– Bem, beberei cerveja... Que tal a cerveja?

O criado volveu, convencido e digno:

– Droga muito medíocre... Extremamente medíocre!

O meu amigo tremia já, num positivo terror. Mas ainda balbuciou:

– Que hei-de eu então beber?

– Beba água, ou beba chá ... Ainda que o chá que agora temos é realmente detestável.

Então o meu amigo repeliu violentamente guardanapo e talher, galgou as escadas do seu quarto, reafivelou as correias da sua maleta, saltou para uma tipóia e fugiu.

Porquê? Nem ele sabia. Tudo quanto me pôde explicar é que, perante tanta sinceridade, perante tanta veracidade, ele sentiu em torno de si, naquele hotel, alguma coisa de anormal, de extravagante, de perigoso. E o acto do meu amigo, dado o nosso secular hábito da mentira, da ficção, da convenção – é bem humano.

ANNEXE N ° 4

Meus Amigos⁶¹

Aconteceu uma desgraça a Joana d'Arc. A Donzela de Orleães, a boa e forte lorena, salvadora do Reino de França, foi beatificada pela Igreja de Roma. E (sem malícia voltairiana o digo) com a sua entrada no Céu ela está perdendo o prestígio que tinha na Terra, e a sua santidade já irremediavelmente estragou a sua popularidade.

Não havia, contudo, figura da história aperfeiçoada pela lenda, que fosse mais popular em França que Joana d'Arc, a *Pucelle*. Também nenhuma outra concorda mais estreitamente com os gostos, os ideais e as qualidades melhores da raça francesa. Em primeiro lugar, é mulher, e moça, e bela, e loura, e soberbamente feita, como afirmam todas as crónicas, desde a *Espanhola* até à de João de Metz: – e isto desde logo a devia tornar querida a um povo tão sensível, como o francês, às graças e influências da formosura, ao povo que verdadeiramente criou, no culto da Virgem, o culto da Mulher, Rainha de Graça. Depois saíra da plebe, de uma família de lavradores da aldeia de Domremy, na Lorena, que da servidão dos senhores de Joinville tinha passado para o directo domínio da Coroa, que trabalhavam a terra por suas mãos ou pastoreavam o gado, enquanto ela ficava fiando à lareira com a mãe, numa simplicidade de vida tão grande que nunca soube ler nem escrever: – e a humildade desta origem naturalmente encantou sempre a gente humilde que, no fundo da inspirada, da companheira do rei de França, encontrava uma irmã em ignorância e pobreza, coberta com um mau saiote escarlate, uma *paupercula bergereta*. Depois a sua acção no mundo é de guerreira que assalta as muralhas, ergue um pendão, desbarata hostes: – e esta é a glória mais amada e popular entre a raça gaulesa, raça de guerra e de ruído, cujo gemo não foi ao princípio senão movimento e conquista, e que, como diz Estrabão, é «doida pela espada e sempre sôfrega de brigas». Depois a sua missão foi expulsar o verdadeiro inimigo da França, o Inglês invasor; e nenhuma outra poderia exercer mais prestígio entre um povo que conserva como uma das formas do patriotismo a antipatia tradicional pelo Anglo-Saxónio. Enfim tão profundamente francesa é Joana d'Arc, que permanece absolutamente francesa, mesmo naqueles estados de alma que são mais alheios ao génio da França – os de alucinação e de inspiração mística.

Imagine-se uma espanhola, do tipo de Santa Teresa, que recebesse como Joana tão repetidas e visíveis visitas do arcanjo S. Miguel, armado da sua couraça de diamante e transmitindo-lhe o grave recado de Deus, a incumbência heróica de desbaratar os inimigos de Espanha!

O que não faria a espanhola – que transportes, que intensidade de paixão trasbordando em gritos e hinos, que arrojados de demência divina! A donzela, lorena, essa, cercada de vozes, de claridades celestes, tratada como uma irmã por grandes santas, levada pela vontade de Deus como num rijo vento, conserva-se muito simples, muito prudente, cheia de bom senso, penetrando e

⁶¹ Cette chronique signée “Eça de Queirós” a été publiée à la rubrique “Cartas Familiares de Paris” dans les numéros 244 (p. 1), 245 (p. 1), 246 (p. 2) et 247 (p. 1) de la *Gazeta de Notícias* des dimanche 2, lundi 3, mardi 4 et mercredi 5 septembre 1894.

decidindo as coisas da guerra e do Estado com o propósito sagaz e bem-avisado de um conselheiro que encaneceu nos negócios.

É isto que dá à pobre pastora, *paupercula bergereta*, uma tão encantadora originalidade.

Visões, como as dela, quem as não teve na idade Média? A França, mesmo no tempo de Joana, estava cheia de inspirados que conversavam com Cristo, suavam sangue, arrastavam multidões pelo enlevo das suas prédicas ou a evidência dos seus milagres. Mulheres tomando uma lança, combatendo nos assédios, derrotando astutos capitães, também não eram raras, mesmo nesse prosaico século XV; e, contemporaneamente com Joana, as matronas da Boémia batalhavam nas guerras dos Hussitas como «muito ferozes diabos», segundo diz o velho Monstrelet. Inspiradas e amazonas não faltavam; – o que nenhuma tinha, como Joana, era o sério e fino juízo no meio da alucinação mística e a doçura e bondade terna em meio dos recontros e da brutalidade das armas. Esta é a sua privilegiada originalidade. E foi ela que lhe atraiu essa esplêndida popularidade de padroeira nacional.

Esta glória de Joana, todavia, nem sempre permaneceu intacta e luzente. E bem se pode afirmar que, logo em seguida à sua reabilitação por Calisto III, e como se a França tivesse saldado a sua dívida para com a pastora, que por ela vivera e sofrera, Joana d'Arc começou a ser esquecida. A sua memória devia ser mesmo importuna à Coroa e às classes nobres. Ter recebido um trono, e um trono hereditário, das mãos de uma guardadora de ovelhas, nunca pode ser uma recordação agradável para uma velha casa real. O clero, esse não tinha senão interesse em que se estabelecesse um pesado silêncio sobre aquela santa, que ele queimara por um desses enganos tão frequentes nos cleros constituídos, desde o pavoroso engano do Gólgota. E o povo então, em França, ainda não existia como povo francês – era apenas um agregado de povos diferentes, sem comunhão de sentimentos, donde nascesse um culto patriótico por quem tão apaixonadamente trabalhara na unidade da Pátria. Creio em verdade que, quando o último daqueles capitães ingleses, para cuja expulsão ela se armara à voz de Deus, deixou o solo de França, já Joana era apenas lembrada com amor por algum obscuro servo da sua aldeia de Domremy, ou por algum grato burguês dessa Orleães que ela salvara.

Os poetas do século XVI todavia ainda cantam a virgem lorena; mas, através do naturalismo pagão da Renascença, ela aparece com feições lamentavelmente deformadas. Já não é a doce, a cândida virgem cristã, iluminada por Deus para tirar da sua dor o pobre reino de França – mas uma valente amazona, amando o sangue, a guerra, e correndo a ela pelo mero e brutal desejo de destruir, de retalhar! Assim a representa um poeta do tempo, armada, como uma Diana, de arco e de flechas, e toda consagrada ao homicida Marte...

Para o ilustre Malherbe, Joana é um hérules feminino, um grosso hérules façanhudo, cuja violenta morte vem como natural conclusão de violentas aventuras, e que:

... Ayant vécu comme un Alcide

Devait mourir comme il est mort.

Assim desfigurada pela Renascença, a donzela lorena conserva no entanto uma certa grandeza heróica. Está tornada numa virago, do tipo truculento da nossa padeira de Aljubarrota, mas ainda se impõe pela força, pela bravura, pelo patriotismo. Chega porém Chapelain... Conhecem decerto Chapelain, o único homem, desde que há homens, educado cuidadosa e expressamente pela família para ser um poeta épico!

E foi com efeito um poeta épico – e de todos os poetas, em todos tempos, o mais estupidamente fastidioso e ridículo. O assunto do seu enorme poema foi (infelizmente para ela) a infeliz Joana d'Arc. Um segundo processo de condenação não teria sido mais funesto à boa libertadora do reino de França do que esta medonha epopeia que a sublimava.

A fogueira atçada na praça de Rouen apenas a matou – mas o poema de Chapelain tornou a sua memória perfeitamente risível. Com tão difusa pieguice e patetice celebrou este cruel homem durante trinta intermináveis cantos a virgindade de Joana, que ninguém mais depois pôde pensar nessa virgem sem ter a tentação de lhe troçar a virgindade. O poema era tão tolo, que pedia represálias, nessa famosa e conhecida gaiatice a que deu o mesmo nome da epopeia de Chapelain, *La Pucelle*.

Voltaire fez mal – e decerto hoje, se ressuscitasse, reconheceria com remorso que a virgem exaltada e vitoriosa que restituiu a terra de França ao rei de França, merecia melhor troça cintilante de um satirista genial. É um erro porém supor, como pretendem agora os católicos e os patriotas, que já no tempo de Voltaire a sua grande facécia sobre a boa donzela lorena fora reprovada. Pelo contrário! Todo o século XVIII aplaudiu a facécia – e a concepção de uma Joana d'Arc patusca e libertina, foi considerada como perfeitamente racional. As pessoas mais graves saboreavam e sabiam de cor cantos inteiros da *Pucelle* de Voltaire. O virtuoso Malesherbes, ele próprio, pesadíssima coluna de respeitabilidade, costumava recitar, com gosto, alguns dos trechos anais picantes deste gaiato poema. Era uma ideia geral então, por todos recebida, que só se podia falar da donzela lorena galhofando.

Ao nosso século romântico e romanesco, sensível e simpático a todos os complicados e exaltados estados de alma, cheio de uma piedade filial pelo passado e sôfrego de espiritualidade, competia empreender a reabilitação de Joana d'Arc. Já Chateaubriand, no seu majestoso passeio através da história da França, encontrando Joana d'Arc, lança aos seus pés, de passagem, algumas maravilhosas flores de eloquência, como as sabia produzir esse mágico renovador do estilo e da imaginação.

Mas a verdadeira reabilitação foi feita realmente por Michelet, em três ou quatro capítulos da *História de França*, que fixaram a beleza e a grandeza moral de Joana. A figura que Michelet impõe, porém, à nossa adoração não é rigorosamente histórica. Como sempre, aquele vidente da história idealiza e simboliza com excesso e paixão. A *Pucelle* não era exactamente essa pastorinha doce, toda inocência e bondade, tímida e pensativa, murmurando apenas sublimes palavras de caridade e ternura divina, cheia de horror pela violência e pelo sangue, tão evangelicamente pacífica

no meio da guerra que trazia uma bandeira ou um bastão, para que as suas mãos cândidas nem sequer tocassem a espada que fere e mata. Todas as testemunhas contemporâneas nos contam uma outra Joana bem diferente, e talvez mais interessante, por ser mais humana. A virgem lorena, sem ter nada da virago hercúlea e façanhuda que cantavam os poetas da Plêiade, era uma vigorosa e corpulenta alegre, quase folgazã, sem timidez, de uma grande audácia de palavra e de acção, cheia de confiança em si e na sua missão e não desistindo por vezes de uma boa e dura briga. É ver como ela graceja com Roberto de Baudricourt, capitão de Vaucouleurs, a quem viera pedir salvo-conduto e cartas credenciais para se apresentar a Carlos VII. O bravo capitão, com a sua grossa malícia tarimbeira, chasqueia a moça, por escolher a carreira das armas, em lugar de casar honestamente na sua aldeia com um belo mocetão que lhe faça belos filhos. Ao que a *Pucelle* responde logo, com agudez e desenvoltura alegre:

– Mais tarde, mais tarde! Quando eu tiver cumprido tudo o que Deus me manda, então conto arranjar três filhos, e o primeiro há-de ser Papa, e o segundo imperador, e o terceiro talvez rei!

O bom capitão acode com redobrada galhofa:

– Por Deus! Então quero ser o pai de um deles! Que se têm de ser pessoas de tão grande marca, arranjo assim protector para a velhice!

E a donzela lorena replica com singular finura:

– Não, não, gentil Roberto! Quem os há-de fazer, é o Espírito Santo!

Linda réplica! Mas como estamos longe da virgem timorata e cândida de Michelet!

Enquanto ao seu caridoso horror pela guerra e pelo sangue, é certo que ela disse mais de uma vez, e com sincera dor, que «nunca via derramar sangue francês, sem que se lhe erguessem os cabelos na cabeça!» Assim era para com o sangue francês – mas a sua compaixão diminuíra consideravelmente, quando se tratava de sangue de borgonheses ou de ingleses. No cerco de Orleães, o seu intendente Aulon conta que a viu repetidamente acutilar o inimigo *bastamente e rudemente*. No assalto ao bastião de Saint-Loup, Joana planta o seu estandarte nos fossos: os ingleses que estão dentro, uns trezentos, oferecem render-se, se lhes dão vida salva; Joana recusa, gritando «que os há-de agarrar um a um!» São agarrados, e um a um passados a fio de espada. Ela própria fala de uma certa catana tirada a um prisioneiro borgonhês, e de que gostava de se servir, por ser muito cómoda e larga para a *boa pranchada*. O que mostra que, se a valente virgem nem sempre acutilava, pelo menos sempre pranchava.

De resto, bater com um pau, um rijo bastão, que segundo a moda do tempo ela trazia sempre na mão, era um dos seus hábitos mais espontâneos em dias de acção e de pressa.

Nenhum destes traços diminui a *Pucelle* – antes a torna mais tocante, porque a mostra mais real.

Enquanto à sua castidade, essa era perfeita, absoluta. O seu heroísmo, a origem celeste da sua missão, a simplicidade infantil da sua virtude, quase a tornavam insexual. Os rudes homens que a cercavam (como eles mesmo contam) não sentiam diante dela nem a fugidia picada de um vago

desejo, apesar da sua beleza robusta e grandemente apeteável. Só a sua coragem lhes fazia lembrar que Joana era uma mulher, para mais estranhamente a admirarem.

O duque de Alençon, o mais formoso dos cavaleiros que a seguiam, e o seu preferido como sobrinho do duque de Orleães, a cuja causa ela se votara, conta que muitas vezes dormira ao lado de Joana, debaixo da mesma barraca, e a vira despir a armadura, mostrar o que a couraça escondia (*videbat ejus mammas quae pulchrae erant*), sem que o importunasse um único desejo de carne e de pecado. Pelo contrário! Dormia mais serenamente, por se sentir sob uma protecção angélica. E se ela para os homens era assim tão pouco mulher – para ela os homens com quem vivia promiscuamente, moços, e galantes, e bravos, eram, pelo lado da virilidade, menos que sombras ou abstracções.

Todas estas feições formam uma Joana d'Arc muito viva, muito real, perfeitamente compreensível, e de todo adorável. Mas ao lado desta Michelet compôs uma outra Joana, de uma graça mais frágil, cheia de caridade, da angelidade resignada de uma mártir – e foi essa que a poesia, e a arte, e o povo escolheram para adorar e celebrar.

Esta popularidade, esta devoção, subiu ao seu maior fervor, depois dos desastres do Ano Terrível. A França, então, num certo ponto se assemelhava à França dolorosa de Carlos VII – e era que metade do seu território estava invadido pelo estrangeiro, e que os alemães de Moltke, como os ingleses de Bedford, acampavam também em Orleães.

E havia ainda outra lamentável semelhança – é que em Paris se batiam franceses contra franceses, como no tempo, dos Borgonheses e dos Armagnacs. Bem natural era que o pensamento dos vencidos se voltasse para a pobre pastora, que outrora, em dias de perigos iguais, fora a grande salvadora. Desta vez não surgira uma donzela inspirada do fundo da Lorena, nem Deus interviera por meio do seu arcanjo S. Miguel.

A própria Lorena deixou de ser terra francesa, e S. Miguel parecia estar aliado com o Hohenzollern. Mas por isso mesmo que não fora salva, a França sentiu e compreendeu melhor a grandeza daquela alma simples e forte, que, outrora, com tanta força e tanta simplicidade, a salvara. A mágoa de não ter já uma Joana d'Arc, e estarem para sempre passados os tempos em que eram possíveis as Joanas d'Arc, levou este povo de imaginação e sentimento a amar, com um amor renovado e mais ardentemente expresso, aquela que outrora possuía, que fora uma raridade no mundo, e que nunca mais poderá ser repetida.

A corações em que as desgraças tinham exaltado a ideia de pátria – Joana apareceu como a encarnação mais bela e mais pura dessa ideia excelsa.

A França começava a viver para a esperança da desforra, e necessitava uma padroeira, como Atenas a tivera em Minerva. Quem poderia ser essa senão a virgem elegida de Deus, que outrora aparecera com a sua roca à cinta, se oferecera para ser o supremo instrumento de uma desforra milagrosa? Desde então, só desde então, nasceu verdadeiramente em França o culto de Joana d'Arc. Culto sem descrentes e sem heréticos. Aquela pastora que, como devota, era inspirada pelo arcanjo S. Miguel para servir como vassala o rei Carlos VII, encontrou franca adoração mesmo

entre os que têm por profissão liberal rir dos arcanjos e abominar os reis. A história, a poesia, a arte, encetaram ardentemente a glorificação da maravilhosa donzela. Os dois capítulos de Michelet, impressos num pequeno volume popular, tornaram-se um manual de patriotismo. Os grandes poetas, é verdade, uns confinados na antiguidade mítica e clássica, outros votados somente à modernidade, outros transviados pela metafísica, outros teimosos ainda sobre o amor e os seus martírios, outros dedicados a um artifício pueril e picaresco, que parece ter relação com a reforma do dicionário, mas que se não sabe realmente a que tende, e que se chama o *decadismo* – não se ocuparam de Joana d'Arc: e nenhum canto verdadeiramente belo a desforrou da ignomínia de ter sido cantada por Chapelain. Os pintores, porém, e os escultores ressuscitaram com entusiasmo a boa lorena, uns preferindo-a na sua singeleza tocante de guardadora de ovelhas, outros na sua audácia pitoresca de desbaratadora de ingleses. E como em França não há verdadeira glória sem a consagração do teatro – Paris cada noite aplaudiu a donzela, posta magnificamente em melodramas e em pantomimas militares.

Foi então também que por todos os sítios da velha França por onde ela passou, ou triunfante ou humilhada, em Vaucouleurs, em Orleães, em Reims, em Rouen, se ergueram, em sua honra, esses monumentos cuja enumeração cansaria um tão incansável enumerador de monumentos como o velho Pausânias. Em Paris a sua estátua (que é de Frémiet, o animalista, e bem medíocre!) não cessou mais de estar coberta de coroas de perpétuas, de flores frescas, de pequeninos ramos de um *sau* que lá pousava a piedade dos simples. Orleães, que ela libertou, todos os anos celebrava a sua festa cívica. Domremy, e a casa em que ela viveu, tornada relicário, foi um lugar de peregrinação. E o maior número dos três mil volumes, que formam hoje a bibliografia de Joana, foram publicados neste período de fervor.

Tudo isto constitui mais que a popularidade – é já um culto. A donzela estava tornada em França uma deusa civil.

A Igreja não podia ficar alheia a este movimento nacional. É verdade que fora a Igreja que queimara a doce libertadora – e que, depois de a queimar, e para justificar a fogueira, a caluniara atrozmente, não só – pela sua voz, já forte, mas pela voz, então terrivelmente dogmática, da sua filha predilecta, a Universidade de Paris. Verdade é também que, passados uns trinta anos, o ilustre Papa Calisto III, por um rescrito pontifical, ordenara ao arcebispo de Reims que, assistido de dois bispos, e do inquisidor-geral das heresias em França, fizesse a revisão do processo de Joana d'Arc.

A primeira reunião deste tribunal apostólico teve lugar em Paris, na catedral de Notre-Dame. Aí compareceu a idosa mãe de Joana, toda de luto e em lágrimas, acompanhada dos seus dois filhos, Pedro e João, e de um grande povo que chorava também e clamava justiça. Estes clamores, estes prantos de uma multidão, invadindo uma igreja, a suplicar que se restituía a graça a uma alma condenada, eram frequentes na Meia Idade, e ainda no século XV. Os delegados do Papa não se comoveram. Ao que parece mesmo, chamaram a mãe de Joana à sacristia para lhe recomendar que se calmasse, não suscitasse embaraços, nem se alargasse em queixumes talvez levianos, pois que «os juízes que tinham condenado Joana como herege eram homens revestidos de

altas dignidades eclesiásticas, e a quem se não devia imputar facilmente dolo ou injustiça... » Assim falou na sacristia o arcebispo de Reims. A fogueira nesse momento ainda lhe parecia justa, por ser eclesiástica.

No entanto, em obediência ao rescrito pontifical, começou a lenta e laboriosa revisão do processo de *Rouen*. E em *Rouen* mesmo, um ano depois, foi proclamada a decisão dos revisores em nome do Padre, do Filho e do Espírito Santo. Bem podia enfim secar as suas lágrimas a mãe de Joana. A sentença lavava a boa donzela «de toda a culpa de impostora, bruxaria, magia, cisma, sacrilégio, idolatria, apostasia, blasfémia, e outras práticas abomináveis, por que fora condenada, segundo os artigos do processo, os quais desde agora ficavam cassados, anulados, aniquilados, lacerados, pois que eles revisores diziam, pronunciavam, decretavam, declamavam que tais artigos e processos estavam contaminados de dolo, calúnia, contradição, iniquidade, erro, etc., etc., e etc.»

Enfim, com toda esta temerosa fraseologia, entornada aos baldes, a Igreja apagava juridicamente a fogueira, que trinta anos antes acendera. O corpo puro da donzela lá ficava em torresmos entre os tições da fogueira (exceptuando o coração, que, apesar dos teimosos esforços do carrasco, nunca quis arder, e que foi necessário afogar no Sena). Mas a alma, e isso era a parte importante no século XV, essa ressurgia do lume absolvida e limpa. Depois, tendo concluído este acto que ela considerava mais de misericórdia do que de justiça, a Igreja não se tornou a ocupar de Joana. Os seus afazeres eram consideráveis – e havia outros justos, e sábios, e filósofos, e profetas, que estavam necessitando atenção e fogueira. E não creio que, durante os séculos seguintes, a Igreja desse à donzela um pensamento. É natural mesmo que no século XVIII os galantes *abbés*, de batina de cetim e pós de íris na coroa, muitas vezes lessem em serões mundanos os trechos mais picantes da *Pucelle*, de Voltaire, com alegria e com gosto.

Quando, porém, há vinte anos, se deu a ressurreição patriótica de Joana, e começou o seu culto civil, a Igreja imediatamente se lançou no movimento com santo calor. Enquanto os seculares pediam simplesmente, para a boa lorena, estátuas e festas – o clero francês, subindo logo aos limites extremos da glorificação, reclamou que ela fosse canonizada. Àquela a quem o génio nacional estava prestando homenagens, que só eram e só podiam ser da Terra, a Igreja, mais rica em Deus, oferecia logo a homenagem suprema – o Céu!

Neste entusiasmo havia muita sinceridade. Todos os motivos que levavam a multidão leiga a amar e a exaltar Joana actuavam também no espírito do clero – que é grandemente inteligente e patriótico. Mas a este entusiasmo também se misturava muito interesse.

Não era bom, nem útil, que nessa história de Joana, agora sempre lembrada e constantemente mostrada como a maravilhosa realização de todas as virtudes francesas, a Igreja só aparecesse como perseguidora, ao lado do carrasco, com o facho da fogueira na mão evangélica. Por outro lado, convinha que a libertadora do Reino de França fosse uma enviada de Deus, como tal reconhecida e venerada pela Igreja, e que, portanto, no espírito do povo a ideia de desforra nacional se misturasse intimamente à ideia de intervenção divina. E, finalmente, desde que Joana

d'Arc, outra vez, como no tempo de Carlos VII, tinha o dom de arrastar as multidões, era vantajoso para a Igreja que uma tão grande despertadora de fé, de emoção, de poesia e de patriotismo estivesse colocada sobre um altar, no interior de um templo – porque todo o templo e os altares vizinhos não teriam senão a lucrar com hóspeda tão popular e tão atraente.

Inflúissem estes, influíssem outros motivos, o facto considerável é que o clero francês começou a promover em Roma a canonização de Joana d'Arc com um vigor, uma abundância, um ruído, que inquietaram a França radical e livre-pensadora. Os bispos gritavam todos os dias, num entusiasmo impaciente e textualmente: «Santíssimo Padre, apressai-vos a pôr sobre a fronte de Joana a auréola divina!» – E o radicalismo desconfiado murmurava: «Para quê?...». Em Roma tudo se faz com uma prudente lentidão: e além disso o Sacro Colégio, a Congregação dos Ritos, o Papa, todos tendiam a considerar a boa donzela mais como uma heroína, do que como uma santa. A auréola tardava. E perante esta demora, o Governo da República julgou hábil republicanizar Joana d'Arc instituindo em sua honra uma festa nacional e civil, como a da tomada da Bastilha, com iluminações e danças, de modo a imprimir definitivamente à glorificação de Joana um carácter civil e oficial. Mas esta festa, que devia ser votada pelo Parlamento, também se retardou – porque o Estado em França é uma máquina que finda se move com mais morosidade do que a Igreja. Os bispos então redobram os esforços, fizeram ressoar todo o Vaticano de suplicas. E a sua íntima intenção lá se ia revelando, pois que uma das vozes eclesiásticas mais potentes e cheias de autoridade, a do padre Monsabré, apresentava como argumento que, desde que a Igreja exaltara na pessoa do reverendo La Salle o *ensino católico*, para o proteger contra todas as «intervenções nefastas», deveria sem demora exaltar na pessoa de Joana d'Arc o *patriotismo católico* para que a pátria francesa pudesse reconquistar o seu lugar no mundo, como verdadeira filha que é, e filha mais velha, de Deus...

O radicalismo e o livre-pensamento empalideceram. O plano dos bispos era manifesto. Assim como tinham tentado monopolizar o ensino, tentavam agora monopolizar o patriotismo – e aferrolhando Joana d'Arc dentro da Igreja, utilizando a sua força em serviço da Igreja, procuravam tornar-se eles os dispensadores exclusivos da fé patriótica, e estabelecer no espírito das multidões a ideia de que a França só pode ser salva pelo heroísmo que os bispos benzem. O livre-pensamento, ao que parece, ainda tentou afastar da cabeça de Joana a auréola que a ia tornar propriedade do clero. Mas era tarde. Leão XIII, cedendo às exigências do episcopado, e certo de resto que santificar Joana era ainda honrar a França – canonizou a donzela de Orleães.

Assim temos no calendário uma nova santa, virgem e mártir, e mártir que não sofreu martírio por edictos pagãos de Diocleciano ou de Décio, mas por uma sentença eclesiástica, assinada por bispos. Creio que pela primeira vez se dá o caso singular de a Igreja adorar como santa uma mulher que ainda não há muito queimara como bruxa. E ambos os julgamentos, o que a queimou e o que a santificou, foram dados em nome do Padre, do Filho e do Espírito Santo, e sob a garantia da sua inspiração. Tal é a certeza e a infalibilidade da Igreja. E agora que um espírito novo a espiritualiza, e que através das ruínas do fanatismo ela tenta recuar até à pureza primitiva, bem

devia realmente a Igreja rever os processos de outros ilustres queimados. Quem sabe se muitos deles, bem examinado de novo o seu caso, não mereceriam passar da fogueira para o altar? E nas trevas inferiores, onde jazem por sentença eclesiástica, muitos outros mártires, como Bruno e Savonarola, estão talvez, ao sentir o aroma de incenso que se evola para a antiga sacrílega e nova santa, murmurando amargamente:

«E nós?...»

Enfim, eis a donzela de Orleães canonizada: – e bem se pode compreender a sofreguidão com que o choro se apoderou dela, e a levou em triunfo para a sombra sagrada dos templos, para longe dos mações, dos radicais e dos livre-pensadores, que a maculavam com o bafo impuro do seu entusiasmo literário e racionalista.

Ainda não secara a tinta da sentença beatificadora, e já em Notre-Dame de Paris se estava celebrando, com o devido esplendor, a sua festa, a primeira festa, com órgão e procissão, de Santa Joana d'Arc. O clero todo bradava vitoriosamente, pela voz de monsenhor Gouthe-Soulard, arcebispo de Aix: «*Joana nostra est!* Joana é nossa!»

E o arcebispo de Aix não só afirmava a propriedade da Igreja sobre a alma de Joana, mas sobre todos os seus feitos. «Joana é nossa!» - exclamava o digno prelado numa carta pública. «Agora só é nossa! Só nós católicos temos a propriedade exclusiva dos seus milagres. Vós, racionalistas, guardai os vossos outros grandes homens. Colocai-os no Panteão ao lado do vosso Voltaire. Ninguém vo-los disputa, ninguém vo-los quer. Mas Joana é nossa, *nostra est!* E o que é do Céu não é do Mundo!»

Assim falava o arcebispo de Aix, em palavras aladas, como diz o bom Homero – e o radicalismo rugia de furor. E ao mesmo tempo aquela numerosa França, que, sem ser radicalista, nem livre-pensadorista, não se reclama todavia da Igreja católica-apostólica-romana, pensava que, sendo Joana uma francesa que vivera e sofrera pela França, devia pertencer a toda a França. E o próprio governo republicano se sentia embaraçado, porque realmente a República não podia prestar honras oficiais a uma santa do Paraíso. Arrancar Deus do ensino, secularizar todas as instituições, e conjuntamente decretar uma gala e iluminar os edifícios públicos em honra de Santa Joana, seria um contra-senso que nada justificaria, nem o facto de Joana ter libertado a França das hostes de Bedford, pois que também Santa Genoveva salvou Paris das hordas de Átila, e nem por isso o Estado lhe celebra a festa. (Pelo contrário! Expulsou-a da sua velha igreja, para lá colocar Victor Hugo e depois Carnot). E para Joana d'Arc, o primeiro resultado da santificação foi o Estado retirar-lhe a aparatosa festa cívica que lhe estava prometendo em nome da pátria.

Em outros tempos, com outro povo, tudo se poderia conciliar – e Joana teria a sua festa religiosa na igreja e a sua festa cívica na praça, como sucede em Portugal a S. João, a Santo António e a S. Pedro. Mas nesta França, dividida em duas França, a católica e a não católica, ambas hostis, nada querendo ter em comum, e cada uma conspurcando o que a outra, a boa donzela de Orleães, guerreira e santa, nunca poderia reunir e gozar pacificamente e simultaneamente o preito da Igreja e

o preito da sociedade civil. Para ela, ou a popularidade secular, e desde logo a desconfiança e a indiferença da Igreja – ou a glória sobre os altares, e desde logo a descrença e a desafeição entre as multidões nacionalistas.

E foi o que sucedeu. Apenas o clero a quem ela fora atribuída a instalou devotamente na sua capela nova – não houve mais para a França livre-pensadora, nem Joana d'Arc, nem Boa Lorena, nem Donzela de Orleães. Foi como se a guerreira, que era amada pelo povo, porque no meio dele vivia, se retirasse bruscamente do mundo e o renegasse, para se esconder na sombra devota de uma sacristia. Ninguém mais a compreendeu, nem a reconheceu mais, sob aquela túnica de santa que agora a cobria em vez da armadura de aço, e com aquela palma verde na mão, em lugar da rija espada borgonhesa, que tão bem pranchava nas trincheiras de Orleães. O Estado já passara um traço amargo sobre o projecto de festa nacional com que a queria exaltar. As municipalidades interromperam logo a construção dos monumentos que lhe estavam erguendo. Os escultores abandonaram-na aos santeiros. Os poetas não a celebraram mais em poemas, porque ela agora pertence aos fazedores de loas. E o teatro deixou de pôr Joana d'Arc em melodramas e pantomimas bélicas, desde que ela, pela sua beatificação, voando da Terra ao Céu, perdia a sua realidade e se desfazia em mito.

Mas o egoísmo do clero tornou ainda mais aguda esta desafeição. Era de uso em Paris, nestes últimos anos, depor flores e coroas no pedestal da estátua de Joana d'Arc. Nunca lhe faltaram, vistosas e frescas. Para significar claramente, porém, que essas coroas eram dedicadas à guerra e não à santa, os não católicos começaram a pintar-lhes este dístico: «A Joana queimada por herética». Os católicos, indignados com essa recordação histórica ultrajosa para a nova santa, vinham de noite arrancar estas coroas e deitá-las ao Sena. Mas quando substituíam por outras, dedicados, em largos rótulos, «A Santa Joana d'Arc» – eram os livre-pensadores que corriam de noite e arrojavam ao rio as coroas devotas... E assim, pela primeira vez desde 1871 se vê a estátua da donzela desguarnecida de flores, com o pedestal nu, como o de uma heroína desdenhada ou de quem se esqueceu o heroísmo.

Pobre Joana d'Arc, tão amada, tão entronizada há pouco na alma da França! Ela mesma esperara outrora, durante as angústias de *Rouen*, que um dia «todos lhe quereriam bem». E esse dia chegara, reparador e triunfal. Todos lhe «quiseram bem» – e todos lhe «quereriam sempre bem», se ela continuasse pertencendo a todos, ou se as consciências em França estivessem divididas, como estavam divididos os interesses no tempo dela, quando havia duas França, a França dos Borgonheses e a França dos Armagnacs.

Já não há Borgonheses e Armagnacs – e a França politicamente é uma. Mas há uma separação mais funda: – de um lado os católicos, do outro os racionalistas. Desde que a boa donzela foi, como santa, entregue ao culto ritual da Igreja, não podia conservar mais o culto afectivo do racionalismo. Para este, o clericalismo é, será ainda por muito tempo, o inimigo. É pois como se Joana passasse, com as suas armas e a sua bandeira, para o inimigo. Decerto, a pobre

heroína não tem culpa da sua santificação. E a sua alma não é menos divina por estar divinizada. Mas o bom racionalista não pode, em boa consciência, prestar a sua homenagem patriótica a uma grande figura que está coberta de todos os atributos místicos, a auréola, a palma verde, a túnica de bem-aventurança, e cujos heroísmos foram convertidos em milagres. A França republicana ainda poderia adorar uma inspirada, mas nunca uma taumaturga.

E se não lhe retira inteiramente nestes primeiros tempos o seu amor – abstém-se pelo menos de o traduzir em uma expressão pública. Para ela, de ora em diante, não mais coroas ante a sua estátua, nem monumentos nas praças, nem livros celebradores, nem festas nacionais: – isolada no seu altar, na sombra da igreja, só gozará, cada ano, a sua missa, com tochas, música, sermão. É uma decadência. E aqui está como a santidade mata a popularidade – e como uma grande alma, por ter penetrado no Céu, se torna esquecida na Terra.

Porque não pode haver dúvida. A Igreja mesmo a esquecerá. Nestes anos chegados, enquanto durar a geração clerical que a conserva, e ela conservar o verniz fresco de uma santa nova, não lhe faltará certamente um culto destacado e ruidoso. Ela é por ora motivo de batalha religiosa, como a Helena de uma Tróia devota – e o aparato e estridor do seu culto é uma das formas e das estratégias da batalha. Mas quando os tempos passarem, e vierem novas gerações eclesiásticas, novos bispos, Santa Joana não será, para esses, especialmente distinta de outros santos de França, santificados também, pelo seus feitos, como Santa Genoveva ou S. Luís. Terá o seu altar, as duas velas que lhe competem segundo o ritual – e nada mais, nem mesmo uma genuflexão especial dos sacristães. O pó dos tempos, que tudo vai cobrindo, e que cobre também os santos, apagará lentamente o brilho com que ela por ora brilha. Pouco a pouco se tornará uma antigualha da Igreja, como Santa Genoveva. E como hoje se não escrevem hagiologios, a sua lenda, que já esconde a sua história, cairá no esquecimento. A Igreja tem tantas santas, todas elas com direitos tão iguais ao mesmo culto, que não pode realmente devotar todo o seu fervor e todo o seu cerimonial a uma única, posta num altar mais alto, por uma liturgia privilegiada. Santa Joana d'Arc tem de se contentar com o que se contenta Santa Eufrosina. Será uma santa como outras santas, e como elas mal distinta, vaga e perdida na celeste névoa luminosa que a todas envolve. Em cem anos, só algum padre muito erudito saberá ainda os feitos e os milagres da donzela de Domremy. O povo, lançado decerto nos ardores de uma religião nova, terá totalmente esquecido Joana d'Arc, que pertencerá então a um culto superior. E quando algum curioso de ruínas, nesses dias, penetrando num templo do passado, e avistando sobre um altar vetusto uma figura de mulher com uma bandeira na mão, perguntar de quem é essa imagem poeirenta e desbotada, o guarda trôpego do templo encolherá os ombros sem saber. Se, porém, casualmente, aí passar algum arqueólogo, bom ledor de antigualhas, talvez pare e murmure:

– Essa? É uma Santa Joana das muitas Santas Joanas que fez não sei que milagres, numa batalha com ingleses, para os lados de Reims ou de Orleães.

E a esse tempo, fora, nas praças da cidade, os heróis que não foram canonizados, que ficaram entre os homens, na sua simples glória humana conservarão as suas estátuas, bem limpas, bem visitadas, sempre contempladas, com uma ou outra flor no pedestal – e serão ainda heróis.